

LE 18^E DU MOIS

À FLEUR DE VILLE DES JARDINS RESPIRENT LE PARTAGE

ISSN 1259-9034

► P. 2-6

SÉLECTION D'AMBIANCES POUR LE MONDIAL

► P. 10



© THIERRY NECTOUX

CANCRE OU BON ÉLÈVE ? DES PARENTS DÉFENDENT LEUR 18^E

► P. 9



© Jean-Claude N'Diaye

LA VIE DU 18^E • P. 11

Des faucons crécerelles
à La Chapelle

GOUTTE D'OR • P. 13

Fin de service pour
le Musée de l'électricité

SIMPLON • P. 14

Derrière le mur, le projet
immobilier se précise

CLIGNANCOURT • P. 17

Championnat de débat
au collège Utrillo



01 Jul 30 32713

LES JARDINS PARTAGÉS ESSAIMENT DANS LE 18^E

DOSSIER COORDONNÉ PAR SYLVIE CHATELIN ET RÉDIGÉ PAR RAPHAËL BLIN, SYLVIE CHATELIN, MARIE-ODILE FARGIER, FLORIANNE FINET, MIREN GARAI COECHEA, BRIGITTE POSTEC, CLAIRE ROSEMBERG, VÉRONIQUE VIDALOU.

Passées les premières résistances administratives, les projets citoyens ont verdi les interstices de la ville. Même si les parcelles disponibles sont de moins en moins nombreuses.

Quatre-vingt recensés à Paris en 2013, 120 aujourd'hui (liste paris.fr, mise à jour en mars 2018). Avec 13 jardins, le 18^e arrive en quatrième position, à égalité avec le 12^e, derrière le 19^e, le 20^e et le 13^e. Ils peuvent prendre plusieurs formes : en pleine terre ou en hors-sol, dans des jardins publics ou sur des friches, sur des quais de gare désaffectés, des toits, des emprises foncières de la ville, sur des terrains privés ou gérés par des bailleurs sociaux.

Et pourtant, à l'origine...

Nous avons rencontré Laurence Baudet, co-fondatrice de l'association Graine de jardins (en 2001) qui anime le réseau régional des jardins partagés de Paris et plus largement d'Ile-de-France. Elle nous rappelle qu'il n'en a pourtant pas toujours été ainsi. « *Il y a 15 ou 20 ans, l'idée qu'un terrain public soit géré par une association privée en dehors d'une délégation de service public était très novatrice* » et rencontrait des résistances de la part de la mairie. « *La Ville ne souhaitait pas que son foncier ou ses immeubles soient occupés* ». Elle considérait cela comme « *une énorme prise de risque* » avec la peur de « *faire tomber un permis de construire* » si les occupants d'un jardin partagé s'obstinaient à ne pas vouloir quitter les lieux lorsque les travaux de construction étaient lancés.

Résistance également de la part de la DPA (direction du patrimoine et de l'architecture) qui y voyait une menace pour la valeur patrimoniale de Paris. Il est vrai qu'il n'y a pas grand-chose de commun entre un jardin « à la française » à la symétrie parfaite et tracé au cordeau et un espace arraché à une friche où l'imagination, la créativité et la vie sont souvent foisonnantes. Autre temps, autres mœurs mais on peut se demander si



Des parcelles secrètes, fruitées ou fleuries verdissent la cité. Ici le jardin ECObox.

de tels endroits n'ajoutent pas plutôt de la plus-value aux quartiers dans lesquels ils s'installent.

Pérennes ou éphémères

Grande injustice entre les jardins partagés : selon qu'ils sont installés dans un espace vert municipal comme les jardins d'Éole ou sur des terrains promis à la construction comme la Goutte verte, leur espérance de vie n'est pas la même, pérenne dans le premier cas, éphémère dans le second. Mais certains résistent comme le Bois Dormoy qui était promis au bulldozer voilà encore deux ans et qui, grâce à la ténacité et l'engagement de ses adhérents, a réussi à sauver ses fleurs, ses oiseaux et toute la petite forêt sauvage qui l'abrite. Il n'en a pas été de même pour le Jardin d'Alice, rue de la Chapelle qui a dû mettre la clé sous la porte. Comme prévu, un immeuble social a été construit, qui heureusement, intègre un jardin que les habitants sont en train d'aménager. Car les bailleurs sociaux s'y mettent également, comme Paris Habitat, qui en gère le plus grand nombre dans le 18^e. Juste retour des choses quand on se souvient que les jardins partagés tels qu'on les connaît aujourd'hui sont

dans la droite ligne des *Community gardens* newyorkais des années 70 et un héritage des jardins ouvriers et familiaux qui s'adressaient aux couches modestes de la population.

L'engouement est maintenant certain pour ces espaces végétalisés qui se sont beaucoup développés dans Paris, encouragés depuis 2003 par la création de la charte Main verte* qui accompagne les porteurs de projets.

Les bénévoles du service public

Tous les adhérents des associations qui s'approprient, entretiennent et embellissent ces espaces pour l'usage et le bien de tous ont le sentiment de remplir une mission de service public, sans cependant disposer des moyens correspondants. L'obligation qui leur est faite par la charte Main verte d'ouvrir les lieux au public deux demi-journées par semaine et d'y organiser des événements représente une lourde charge qui repose entièrement sur des bénévoles. Rares en effet sont les associations qui peuvent se permettre d'employer des salariés. Beaucoup ont également conscience de jouer un rôle de « pacificateur » comme ECObox installé au fond d'une impasse à La Chapelle sur un

parking désaffecté. Sans la présence des jardiniers ce serait encore un lieu de deal, et de trafics en tous genres. Plusieurs rapportent également qu'ils aimeraient plus de soutien de la part des pouvoirs publics lorsqu'ils ont à faire face à des problèmes d'intrusions et de dégradations.

Espaces indispensables où se créent des rencontres et se tissent des liens entre habitants d'un même quartier qui autrement ne se rencontreraient pas, espaces de liberté, d'expérimentation sociale où se cultivent la démocratie, la prise de décision collective et la parole. La prise de conscience du rôle essentiel que jouent ces espaces de respiration et leur contribution dans la lutte contre le réchauffement climatique dans une ville densément peuplée et bétonnée est également maintenant bien acquise. Ils vous ouvrent leurs portes, n'hésitez pas à y entrer comme simple visiteur ou plus si affinité tant il est vrai qu'ils ont tous leur personnalité, leur richesse et leur beauté. ●

S.C.

Graine de jardins — www.jardinons-ensemble.org
* jardins.wordpress.com/la-charte-main-verte/

UN JARDIN QUI CACHE BIEN SON JEU

Baudélie est en survie depuis huit ans, mais pour combien de temps encore ?

Coincé entre deux immeubles et clôturé par une grille haute de près de trois mètres, le jardin Baudélie, à quelques pas du métro Simplon, ne paye pas de mine au premier abord. Ce serait pourtant dommage de ne pas s'y arrêter. Une fois franchi le seuil de cet espace, la végétation est presque luxuriante sur cette parcelle de 130 m² où l'on distingue à peine le chemin qui mène au fond du jardin.

UN PETIT RÊVE URBAIN

Depuis sa création en 2006, la Goutte verte n'a cessé de déménager ses jardins hors-sol de terrain vague en terrain vague.

Les terrains vagues entre les constructions reflètent l'état du quartier, » disait Rahel Hegnauer, l'artiste suisse qui installa la première Goutte verte, rue Laghouat, il y a dix ans. « Le jardin lui-même, toujours en train de se transformer, donne provisoirement à ce vide un autre sens, un petit rêve urbain. » Très vite le site recueille le soutien des habitants qui fondent ensuite l'association du même nom. L'artiste est repartie depuis longtemps, mais avec l'accord de la mairie du 18^e, les adhérents de la Goutte verte, au gré des terrains vagues rendus disponibles par le programme de rénovation de la Goutte d'Or, les nettoient de leurs débris avant de s'y installer. Ils déménagent leurs bacs, bancs et palettes d'une friche disponible à une autre — d'abord rue des Poissonniers, puis rue Richomme et rue Cavé — pour finir aujourd'hui éclatés sur trois sites, dont le plus grand fait face à un avenir incertain. « Il n'y a plus de friches, maintenant c'est notre dernière chance, » dit Pascale Desmazières, adhérente de la première heure.

Là, quelques chaises, tables et bancs sont disposés pour profiter tranquillement de tout ce vert — tellement rare dans ce coin du 18^e — autour d'un apéro ou d'un goûter. « Nous avons même accueilli un mariage », souligne Caroline Turquet, une des membres. Un plaisir décuplé lors des grosses chaleurs car le jardin devient alors un havre de fraîcheur.

Au-delà des multiples plantes et fleurs qui grimpent dans tous les sens, le lieu compte une grande diversité de légumes et herbes aromatiques. Potirons, courgettes, tomates, chou kale, mesclun... Côté fruits : fraisiers, framboisiers et un magnifique abricotier. De quoi faire le bonheur de la quarantaine d'adhérents de l'association.

S'ouvrir au public

Le jardin est généralement ouvert les samedis et dimanches après-midi de 15 h à 18 h 30 environ. En semaine, les plages d'ouverture dépendent des disponibilités des membres. Chacun s'engage à faire au moins deux permanences par an. « Dans l'idéal, nous souhaiterions être ouverts tous les jours et toute la journée pour que cela devienne

presque un jardin public », explique Caroline Turquet. Le coût de l'adhésion est de 10 € et il n'est pas besoin d'être jardinier pour rejoindre l'association. Pour l'instant, le jardin attend surtout le renouvellement de sa convention avec la mairie du 18^e qui lui permettra de rester trois ans de plus sur la friche. En effet, il n'avait à son origine (en 2009) que quelques années à vivre en attendant l'extension du Conservatoire de musique et de danse, situé juste à côté. Les travaux ayant été à de multiples reprises repoussés, il est toujours là.

Par ailleurs, le jardin est ouvert aux associations du quartier, écoles et autres crèches qui souhaitent faire découvrir la nature aux petits Parisiens et Parisiennes. « Nous aimerions organiser de nouveaux événements cette année, comme des concerts, ateliers ou conférences. Nous sommes aussi preneurs de partenariats avec des artistes ». Avis aux amateurs et amatrices ! •

F.F.

Jardin Baudélie, 27 rue Baudélie, jardinbaudelire.wordpress.com

aussi qu'ils nous laissent l'espace. »

Au fil des années et des déménagements, l'association a perdu des adhérents et a dû se battre pour en trouver de nouveaux. « À chaque fois qu'on déménage il faut reconstruire car à chaque fois on change de secteur... À chaque fois c'est une lutte. » •

C. R.

Square Alain-Bashung, 16 rue de Jessaint — 23, rue Richomme — Passage Boris Vian, goutteverte@yahoo.fr

UN POTAGER SUR LE TOIT... À LA MAIRIE

D'étranges visiteurs rentraient à la queue leu leu le 20 juin dans la mairie du 18^e : de jolis bacs de bois contenant l'un des plants de tomates, l'autre des fraisiers ou encore diverses plantes comestibles. Un mini-jardin partagé était en train de s'installer sur la terrasse au-dessus du parvis, juste devant la salle des mariages. Une idée de salariés de la mairie désireux de partager avec leurs collègues les travaux et les productions de ce petit jardin en hauteur. Plaisir des papilles pour ceux-ci, plaisir des yeux pour les habitants des immeubles alentour. Il est même question que le public y soit invité dans des occasions choisies. •

M.-O.F.

LE 18^E DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

Ont collaboré à ce numéro :

Stéphane Bardin, Brigitte Batonnier, Séverine Bourguignon, Sylvie Chatelin, Samuel Cincinnatus, Daniel Conrod, Nadia Djabali, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Miren Garaicoechea, Angela Gosmann, Annie Katz, Hajer Khader Bizri, Maryse Le Bras, Jacky Libaud, Patrick Mallet, Sandra Mignot, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Brigitte Postec, Claire Rosemberg, Sophie Roux, Richard Samuel-Yue, Gil Savel, Céline Tanguy, Anne Thiriet, Charline Vergne, Véronique Vidalou.

Stagiaire

Raphaël Blin

Rédaction en chef :

Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original :

Pilote Paris

Maquette :

Patricia Béglet

Bureau de l'association :

Anne Bayley, présidente, Mathieu Le Floch, vice-président, Patrick Mallet, secrétaire, Florianne Finet, trésorière.

Réseaux sociaux :

Sophie Roux

Responsable de la distribution :

Anne Bayley

Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

Directeur de la publication :

Anne Bayley

Fondateurs :

Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier recyclé

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

RETROUVEZ
LE 18^E DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX

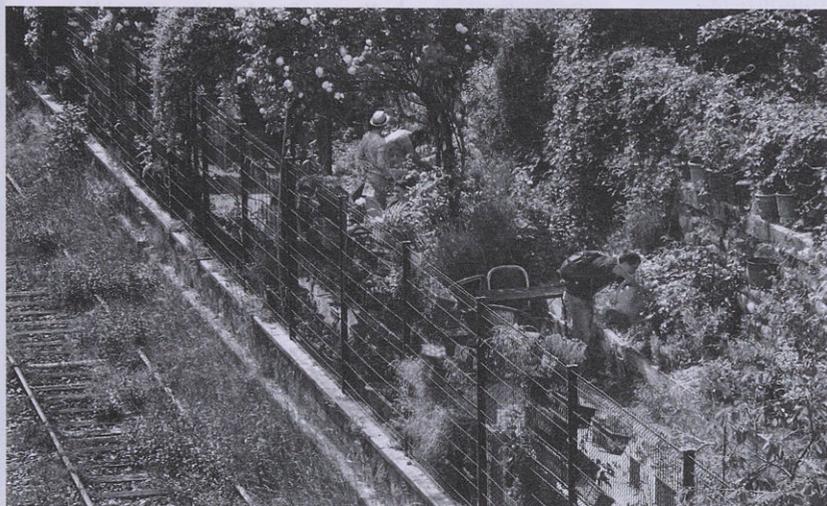
FACEBOOK / LE 18E DU MOIS

TWITTER / @LE18EDUMOIS

Et bien sûr chez votre marchand de journaux !

LE PIONNIER DE LA PETITE CEINTURE

On descend par un escalier métallique depuis le pont de la rue du Ruisseau dans ce jardin situé sur les anciens quais de la voie de chemin de fer.



© Jean-Claude N'Diaye

Inauguré en 2004, il fut le premier jardin partagé du 18^e. Née de la volonté des riverains de la Petite Ceinture qui ne supportaient plus sa transformation en décharge à ciel ouvert, sa création a été largement soutenue par la mairie de Paris. Il est aussi l'un des plus grands en termes d'adhérents : 356 en 2017 dont 1/3 seulement sont jardiniers. Les autres viennent lire ou pique-niquer à l'ombre des pergolas, rencontrer des amis ou simplement savourer le calme et la beauté du lieu.

À première vue repaire de « bobos » dans un quartier très populaire, il s'avère, après discussion avec Denis Loubaton, à l'origine du projet et président, que ce jardin pratique une vraie recherche de mixité sociale. En particulier avec les écoles du quartier et des associations d'insertion telles que les Petits Frères des pauvres, Cœur de femmes, Le Carillon ou Aurore. Confrontés à des problèmes d'intrusions et d'incivilités de la part de jeunes du quartier, les adhérents « doivent balayer leurs détritus » mais cherchent à les insérer et les ont engagés comme *roadies* (assistants) pendant la durée du festival Clignancourt danse sur les rails. De façon plus pragmatique, face au manque de réaction des pouvoirs publics, ils ont fait une « grève d'ouverture du jardin » pendant une semaine et vont signer un document de « réquisition permanente » afin que la police puisse entrer faire des rondes.

Des usages diversifiés

Riche en équipements, le jardin dispose de ruchers, d'un poulailler, d'une station d'aquaponie, de composteurs,

d'une structure de récupération d'eau de pluie et de drôles de tuyaux, le Polypus, qui se nourrit de bouchons plastique recyclés ensuite par Les Bouchons d'amour. Denis Loubaton souligne qu'« ils multiplient ainsi les usages du jardin qui vit à toute heure ». Le parquet de danse installé sur les rails permet la pratique du yoga, du pilate, de la sophrologie et est devenu un spot très couru pour les amateurs de tango (cours et milonga).

Une coordinatrice salariée (grâce à un financement de la fondation Nature et Découverte) et deux emplois en service civique garantissent entre autres l'ouverture du jardin au public trois demi-journées par semaine et assurent ainsi, selon le président, une « mission de service public ou tout au moins du public ». L'association fourmille de projets réalisés ou en préparation : végétalisation du pont du Ruisseau, transformation du square Tulipe en « un lab d'écologie urbaine », construction d'une salle de projection sous le pont Ornano avec le festival environnemental Atmosphères, mise en place d'un chantier de réinsertion avec l'association Halage. Et surtout signature d'une convention pluri-annuelle d'objectifs de trois ans avec la Ville qui « a fini par reconnaître nos bons et loyaux services ». Contrairement à d'autres, l'avenir de ce jardin semble assuré. ●

S.C.

Les Jardins du Ruisseau, face au 110 rue du Ruisseau, contact@lesjardinsduruisseau.org, lesjardinsduruisseau.fr, facebook.com/jardinsduruisseau

BELLE VIE SAUVAGE AU BOIS DORMOY

Il était une fois, sur l'ancien emplacement (dit-on) d'un garage, enfouie entre voies de chemin de fer et circulation vrombissante de la rue Marx Dormoy, une friche abandonnée de quelque 1 600 m². Pendant vingt ans ou plus, la flore laissée à elle-même y avait repris ses droits, tant et si bien que dans un méli-mélo de verdure, des arbres — saules, érables, peupliers, ailantes... — avaient grandi là sans tuteur, jusqu'à former une improbable forêt. Minuscule certes, mais gigantesque à l'aune parisienne. Par une belle journée de l'an 2007, une poignée de riverains (rêveurs de nature) investit ce sous-bois dormant. Ensemble, ils décidèrent de lui redonner vie, sans rien lui ôter de son charme échevelé. Au contraire. Année après année, ils ont veillé à ce que *buddleias*, *perfoliatus*, mousses et herbes folles continuent à pousser où bon leur semble. Ils ont lutté pied à pied contre les projets de bétonnage (pas encore totalement exclus à ce

jour). Ils ont construit des cabanes pour les enfants, des nichoirs pour le troglodyte mignon et ses compères oiseaux, dont les savants du Museum d'histoire naturelle ont inventorié ici une quinzaine d'espèces. À l'orée du sous-bois, ils ont installé des parcelles pour planter des framboises, des pois gourmands, des fleurs, des choux, des salades... Des patients de l'hôpital Maison Blanche, des adultes handicapés de l'Adapt et des élèves du collège Marx Dormoy viennent les aider à jardiner. Car ce qu'ils aiment avant tout, les bienfaiteurs du Bois Dormoy, c'est partager leur coin sauvage. Invités à l'année, les flâneurs du dimanche peuvent pique-niquer sous les arbres, se mêler à un tournoi de ping-pong, et même parfois écouter un concert de musique ancienne en regardant pousser les tomates. ●

V.V.

Le Bois Dormoy, 2 bis cité de la Chapelle. Ouvert au public le dimanche de 15 h à 19 h.

LE TRÈFLE D'ÉOLE, ACQUIS DE HAUTE LUTTE

Ambiance pique-nique pour une rencontre avec quelques adhérents et Christophe, actuel président de l'association qui gère ce jardin.

Le site existe grâce à la ténacité d'une poignée d'habitants et d'associations des 18^e et 19^e arrondissements qui ont obtenu qu'en 2007 soit enfin créé le parc d'Éole sur une ancienne friche ferroviaire et qu'il comporte un jardin partagé. L'aventure et une lutte de douze ans retracées dans un film de Jean-Marc La Rocca, *De haute lutte*.

Le Trèfle d'Éole, fermé par un mur bas du côté du parc, étire ses 400 m² bordés d'arbres fruitiers le long de la rue d'Aubervilliers. Ses 48 adhérents se partagent soixante parcelles individuelles d'environ 2 m² et cultivent ensemble les parcelles communes lors des journées de travail collectif le troisième dimanche du mois. Au fond du jardin, des plantes mellifères et des graminées attirent abeilles, papillons et oiseaux.

Pour motiver les adhérents, Chris-

tophe et son équipe ont lancé *Le Trèfliculteur*, un bulletin mensuel. On y trouve des conseils de jardinage, le calendrier lunaire, des recettes de cuisine, des informations sur les plantes ou encore une plante mystère dont il faut deviner le nom. Et pour communiquer entre eux, ils ont délaissé Google et Facebook et opté pour Pikkasso, un réseau social privé.

Comme beaucoup d'autres, le jardin est confronté à des problèmes d'intrusions et d'incivilités. Les adhérents aimeraient que le mur qui entoure le jardin soit rehaussé. Ils en ont fait la demande à la Mairie mais sans résultat pour le moment. De la même manière, les arbres fruitiers, pourtant plantés par les jardiniers de la Ville ne sont plus taillés, sans doute faute de moyens. Christophe constate et déplore le « hiatus entre le discours d'Anne Hidalgo et la réalité », le peu d'aide apportée au jardin par les pouvoirs publics. Avis aux amateurs, une douzaine de parcelles individuelles sont actuellement libres et cherchent leur jardinier. ●

S.C.

Le Trèfle d'École, 45 rue d'Aubervilliers, trefledeole@gmail.com

ECOBX, JARDIN ITINÉRANT LES PIEDS SUR LE BITUME

C'était un petit jardin qui sentait bon le métropolitain... » Si ECObox était une chanson, ce serait celle de Jacques Dutronc. Ses 1 250 m² s'allongent le long des voies ferrées menant à la gare du Nord. Sa particularité ? Être en culture 100 % hors sol. Bacs, palettes, pots et objets récupérés en tous genres ont permis de végétaliser cet ancien parking. Et l'ancien lieu de rencontre d'accros au crack s'est transformé en havre de paix.

La sérénité est justement ce que Meddi, 36 ans, y trouve. Il compense ainsi son quotidien stressant de cadre dans la restauration. La sérénité implique également la sécurité. Claire, 25 ans, et son amie souhaitent adhérer pour pouvoir être à l'abri des regards insistants et des sollicitations déplacées des hommes, subis dans la rue. Les deux locataires du poulailler, Bernadette et Mauricette, les ont entendues, elles veillent au grain.

Sous prétexte de jardinage, les voisins apprennent à se connaître, des ami-

tiés entre générations s'y lient. Cravate et souliers toujours impeccables, Bernard, 85 ans, est un habitué. Il évoque avec une affection pudique l'amitié tissée avec Sumith, avec qui il partage sa parcelle. La bienveillance et le lien social, c'est également ce que Barbara, illustratrice de 40 ans est venue chercher. Fraîchement arrivée à Paris avec son mari et sa fille de six ans, elle a trouvé là un ancrage. Loin de l'adage « pour vivre heureux, vivons cachés », les adhérents ouvrent l'espace aux habitants du quartier chaque week-end et lors de nombreux événements festifs (brocante, bal perdu, dimanches musicaux...).

Créé en 2001, ECObox s'est déjà déplacé quatre fois, de la Halle Pajol à son emplacement actuel, au gré des décisions de la mairie et des projets immobiliers. •

M.G.

ECObox, impasse de La Chapelle, métro Marx Dormoy, jardinecobox@gmail.com

L'UNIVERT, LE JARDIN SOLIDAIRE

La fresque sur rue l'annonce, nous entrons dans un jardin « ouvert à tout le monde » où les mots « respecter, apprendre, écouter, culture, récolter » prennent tout leur sens.

Niché dans la cour intérieure d'une résidence Paris Habitat, l'Univert, jardin d'insertion sociale de 350 m², doit son existence à Caroline Falletta. Longtemps animatrice du jardin, elle est maintenant coordinatrice à l'association Halage qui soutient le programme depuis sa création le 1^{er} septembre 2010.

Ici le jardinage et les plantes foisonnantes sont le support ou le prétexte à s'entraider, à créer du lien social entre les habitants de la résidence, du quartier et les personnes qui y arrivent par le bouche-à-oreille ou adressées par les « partenaires prescripteurs » (structures sociales) que Caroline démarque.

Aider grâce au collectif

En 2017, environ 80 personnes, chômeurs de longue durée, allocataires du RSA ou patients de l'hôpital Beaujon/Maison Blanche ont fréquenté le jardin. Grâce à l'écoute bienveillante d'Annick (l'actuelle animatrice) et de Caroline, la prise de parole se libère pour des personnes en réinsertion



© Jean-Claude N'Diaye

qui souvent n'osaient plus la prendre. Il n'y a pas de parcelles individuelles, tout se décide et se fait en collectif. Des initiatives sont prises par des personnes qui ont oublié qu'elles pouvaient décider pour elles-mêmes. On se parle de tout et de rien, de ses galères mais aussi des événements du quartier ou des plantes qui poussent. Ainsi Johane, ancien patient de Beaujon, très renfermé au début, est maintenant adhérent « lambda » et a repris contact avec le monde. Khadidja, la première participante, alors chômeuse longue durée, a passé son Bafa et a trouvé un emploi. Pendant les ateliers culinaires, « on

prépare pour l'autre, pour manger avec l'autre » les légumes élevés et récoltés ensemble. Et si le temps le permet, on s'installe en grande tablée à l'ombre du jardin. Le mercredi après-midi est le jour des enfants adressés par l'association les Enfants de la Goutte d'Or (EGDO). Un petit havre de paix que l'on peut aussi visiter pour y lire, y rêver ou écouter les oiseaux. Repérez la fresque au 33 de la rue Polonceau, poussez la porte, vous y êtes. •

S.C.

Jardin l'Univert, 33-35 rue Polonceau, caroline.falletta@halage.fr, lunivertgo.blogspot.com

SUR L'AGENDA

JUSQU'AU 8 JUILLET Festival 18/18

Accueillez chez vous – à domicile, dans votre boutique ou votre établissement – une des dix propositions de l'Atelier des artistes en exil, le temps d'une performance à découvrir avec vos proches, vos amis, vos voisins, vos habitués... En savoir plus : www.aa-e.org

Livre

Une soirée autour du livre *Les nuits sont calmes à Téhéran*, de Shida Bazayr, ouvrage primé par l'équivalent allemand du Goncourt du premier roman, à la librairie L'Éternel retour, 77 rue Lamarck à 20 h 30.

DU DIMANCHE 1^{er} JUILLET AU SAMEDI 8 SEPTEMBRE L'art prend l'air

Riche programme pour le Festival 2018 des arts dans l'espace public d'Art Exprim. Sept artistes exposent leurs œuvres et proposent des ateliers dans plusieurs squares du 18^e : Léon, Sainte Hélène, Poissonniers, ainsi que dans l'allée Valentin Abeille et sur la place du 8 mai 1945. Accès libre bien sûr. Détail des activités sur le site www.art-exprim.com.

LUNDI 2 JUILLET Robotique et vidéo

Ce jour-là et tous les lundis de juillet, ateliers créatifs gratuits pour petits et grands sur la réalité virtuelle; on jouera aussi aux jeux vidéos ou créera des effets spéciaux. De 14 à 16 h à la Goutte d'ordinateur, 7 rue Léon.

MARDI 3 JUILLET Gâteaux vegan

On apprend à les faire puis on les déguste (50 € la séance) à la cantine Le Myrha de 17 à 20 h, 70 rue des Poissonniers.

MARDI 3 ET JEUDI 5 JUILLET Initiation au roller derby

À partir de 15 ans, les Gueuses de Pigalle vous proposent de vous initier aux sensations de ce sport à roulettes, au gymnase des Fillettes, de 18 à 20 h. Le matériel sera prêté. Inscrivez-vous via : facebook.com/lesgueusesdepigalle/

JEUDI 5 JUILLET Internet

Rencontre dédicace avec Hervé Krief autour de son livre *Internet ou le retour à la bougie*, une critique d'internet, des Gafa et des conséquences sur notre monde. À la librairie L'Éternel retour, 77 rue Lamarck à 20 h 30.

SUR LE TOIT D'UN GYMNASÉ

Gaëlle Juniot est secrétaire et co-fondatrice de l'association Jardin partagé Marcadet-Montcalm.

L'environnement de votre jardin partagé est très original. Quelles sont ses contraintes ?

Le jardin partagé est sur un toit, la charge des palettes et des caisses remplies de terre et de plantes est précisément répartie le long des charpentes. La configuration ne pourra plus changer. Sinon, ça creuse le toit. La charge ne doit pas dépasser six tonnes. Il y a donc huit colonnes en bois, et deux jardinières en dur. On ne peut pas faire pousser d'arbres, on a très peu

de profondeur et celle-ci convient pour faire pousser plutôt des plantes aromatiques, des fraises, des courges, des plantes vivaces et mellifères, des groseilles, de la sauge, des tomates.

Comment l'idée d'un jardin partagé ici est-elle née ?

D'un appel à projet dans le journal de la mairie. Nous étions à peu près douze citoyens. On a discuté. L' élu voulait un seul interlocuteur sur le terrain. On s'est concerté. Au fur et

à mesure certains sont partis. Deux sont restés. On a monté l'association puis avec la mairie et les architectes de la ville, nous avons travaillé à la configuration du jardin.

De quelle manière le jardin s'est-il développé ?

Nous avons récupéré des caisses de pommes et de potimarrons et des palettes de bois pour les surélever. D'abord, on a bien planté et travaillé la première colonne, celle qui est visible de la rue. Lorsqu'on a atteint les 18 adhérents-jardiniers, on a décidé d'en doubler le nombre (59 aujourd'hui), en répartissant jusqu'à six personnes par colonne. Au-delà, il n'y aurait pas suffisamment de place pour chacun. Aujourd'hui, nous pouvons dire qu'il y a une dynamique de groupe.

Comment avez-vous fait pour vous faire connaître ?

Les trois membres du bureau, Delphine [la secrétaire d'alors], Yves (le président) et moi-même (trésorière), avons recruté les tous premiers adhérents dans notre entourage proche. Pour le reste, les gens ont simplement monté les marches qui mènent au toit. Certains montent et repartent. D'autres montent et avancent timidement. Depuis peu, nous avons demandé la possibilité d'investir les escaliers pour être plus visibles, que l'on sache qu'il y a un jardin partagé en haut des neuf marches. •

R.B.

Jardin partagé Marcadet-Montcalm,
2 rue Montcalm,
jardinpartage2m@gmail.com

LE PARTAGE AU CŒUR DE LA RÉSIDENCE

Les premiers bacs sont installés en 2013 sur une parcelle vierge octroyée par le bailleur ICF Habitat-La Sablière. Aujourd'hui le jardin Raymond Queneau a bien grandi. Il est devenu un lieu de rencontres, d'échanges et de repos au milieu de la verdure, en compagnie des moineaux et des mésanges. Deux réservoirs d'eau de pluie ont été installés ainsi qu'un composteur qui accueille les déchets organiques des habitants de la résidence et du quartier. Un « petit salon » issu de matériaux de récupération permet de se poser.

Quatorze jardinières et jardiniers s'activent dans le respect de la nature car ici pas de chimie ! C'est du bio, et les produits ont bon goût.

Jardin récréatif plutôt que nourricier, on y partage tout de même de belles récoltes : salades, haricots, topinambours, courgettes, aubergines, tomates, carottes, radis, fraises, framboises, raisins, groseilles.

Chacun est heureux de s'y retrouver. À Kristine, il « rappelle le jardin de sa grand-mère et le Paradou, le jardin de l'abbé Moret ». Paulo, ancien jardinier, « y passe de bons moments, partage ses connaissances et donne des conseils ». Brigitte aime « avoir les mains dans la terre, ne voit pas passer le temps et rentre chez elle à pas d'heure ». Quant à Joël, il y vient pour « bricoler, planter, arroser et jouer de la guitare en bonne compagnie ». Les enfants ne sont pas en reste qui apprennent que « d'abord il y a des fleurs et après il y a les fruits », qui « goûtent la menthe, la mélisse, hum, ça sent bon », à qui on « donne des graines pour faire pousser chez nous », une vraie leçon de choses. Le lieu est ouvert à tous les visiteurs.

B.P.

Résidence, 24-26 rue Raymond Queneau

POULES, BOULES ET DOMINOS SUR LA « FRICHE » POLONCEAU

Dans le quartier, on l'appelle encore « la friche ». Mais il a bien changé ce bout de terrain longtemps abandonné où devait être construit l'un des bâtiments de l'Institut des cultures d'islam. Depuis que la Ville l'a confié à l'association la Table ouverte, nombre d'habitants avaient pris l'habitude de s'y retrouver pour jouer aux boules entre les herbes folles ou se détendre à la buvette autour d'une partie de dominos. Désormais, de grands bacs de bois s'alignent le long de la clôture d'où s'élancent des roses trémières, des plants de courgettes, des rosiers, des tiges de menthe, des fraisiers... jusqu'à des coquelicots venus on ne sait d'où rejoindre les plantations. L'association a rapporté un plein camion de terre pour permettre ce renouveau, tout comme elle avait apporté le sable du terrain de boules.

Mieux encore : au fond de ce nouveau jardin, une douzaine de poules et deux pintades ont pris pension. À côté, d'autres plants de légumes et d'herbes fraîches ont trouvé place, ceux-là protégés par une barrière de bois. Tout au fond, un reste de l'ancienne friche est réservé à l'association Ados. Abderrahmane veille sur ce coin de verdure avec le concours des adhérents de l'association tentés par le jardinage. L'un passe arracher quelques mauvaises herbes, une autre s'occupe des cultures, une voisine entretient le compost, d'autres encore apportent aux poules leurs épluchures de légumes pour compléter l'ordinaire. La Table ouverte y sert aussi chaque année des repas de Ramadan et accueille des fêtes de quartier. •

M.-O.F.



© Jean-Claude N'Diaye

ET ENCORE D'AUTRES JARDINS À DÉCOUVRIR

Commun jardin

Jardin Rosa-Luxemburg,
63ter rue Riquet
vergessurbains@gmail.com
vergessurbains.org

Jardin des Deux-Nèthes

Square des Deux-Nèthes,
24-28 avenue de Clichy
culturesetpotager@orange.fr

Les jardins partagés Labori Clignancourt

7-9 av. de la porte de Clignancourt, au sein de la résidence
Association Halage

Square de Jessaint

36, boulevard de La Chapelle
chousseini@emmaus.asso.fr
emmaus-solidarite.org

Préparation à la déambulation des ANTRES pendant la fête de la Goutte d'Or, le 30 juin. Un projet artistique orchestré sur la friche Polonceau par la plasticienne Séverine Bourguignon et la musicienne Daisy Bolter.

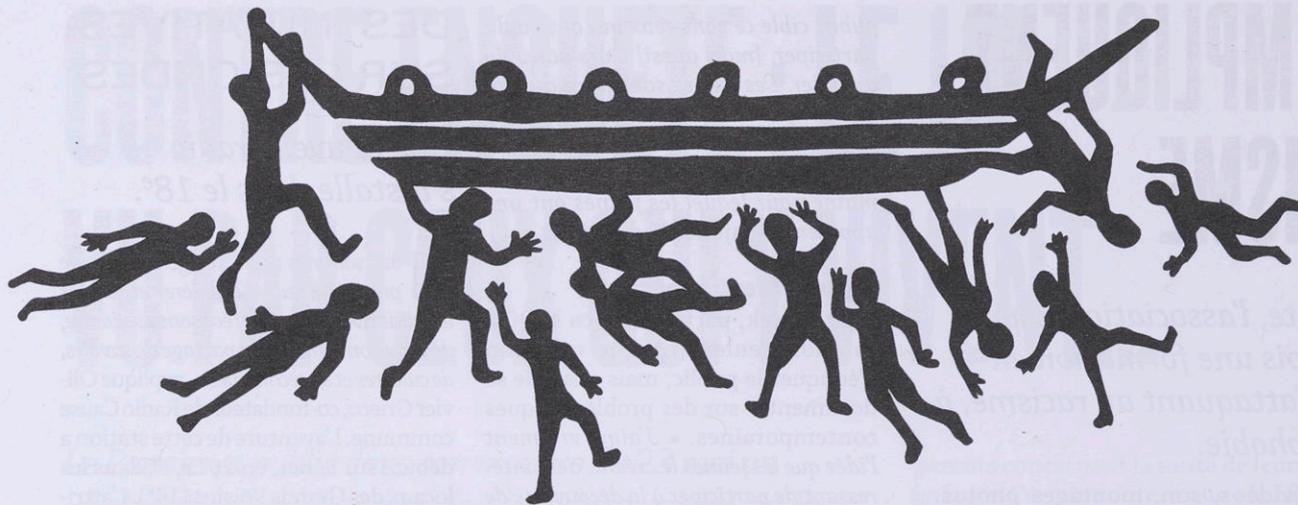


Illustration Séverine Bourguignon

OBSCÉNITÉS CONTEMPORAINES

Avec l'acte de bravoure de Mamoudou Gassama comme avec l'évacuation du camp du Millénaire, c'est un drôle de spectacle qui nous est donné à voir.

Il y a trois jours de cela, on est face au 51 de la rue Marx Dormoy. Les événements ont eu lieu deux semaines plus tôt. Hommes et femmes, ils sont encore quelques-uns à discuter gravement, sans se lasser, de la manière dont ce Mamoudou Gassama a bien pu grimper contre la façade de l'immeuble jusqu'au quatrième étage pour y sauver un petit garçon de quatre ans accroché d'une main au garde-corps d'un balcon et tenu de l'autre par un habitant de l'immeuble. Les uns ont vu la scène, les autres pas. Certains y voyant un acte d'héroïsme, d'autres, doutant visiblement de la réalité des faits.

Samedi 26 mai, Mamoudou Gassama, 22 ans, Malien sans-papiers, en France depuis moins d'un an au terme d'un périple l'ayant poussé du Mali vers la Libye, puis de la Libye vers les côtes italiennes, devient brusquement une icône nationale. Figurant à lui seul les inhospitalités de ce temps, les portant sur ses épaules, les réparant, les effaçant, le voilà solennellement reçu deux jours plus tard à l'Élysée

par Emmanuel Macron. Il en sort récompensé, célébré, régularisé, promis à une rapide naturalisation, embauché chez les Pompiers de Paris, du moins l'a-t-on vite compris, dans le cadre du service civique. Les migrants ? Où est le problème ?

Un mois plus tôt, le dimanche 22 avril, l'Assemblée nationale avait adopté en première lecture le projet de loi « asile-immigration » dont on n'avait pas compris qu'elle voulait

faciliter les conditions d'entrée et de séjour des migrants dans notre pays. Dès lors, l'empressement, lourdement mis en scène, du pouvoir auprès de notre Spider Man d'un jour s'explique. Tout se tient, mais tout finit par se voir.

Le 30 mai aux aurores, quatre jours après la spectaculaire escalade de Mamoudou Gassama, changement total de décor et de propos avec l'évacuation par la Préfecture de police du camp de migrants dit du Millénaire (porte de La Villette) situé à quelques encablures du 51 de la rue Marx Dormoy. Cette fois, il n'est plus question de célébrer des héros, mais de se débarrasser (très provisoirement) d'un problème. Sur une population de ce camp estimée les jours précédents à 1500, un peu plus de 1 000 personnes sont prises en charge et réparties dans

des gymnases de la région parisienne. Compte tenu des conditions de survie à l'intérieur de ce campement, il y avait urgence absolue.

Cette 35^e évacuation d'un campement de migrants en trois ans est l'occasion pour le ministre de l'Intérieur, Gérard Collomb, d'une spectaculaire démonstration de force mobilisant pas moins de 550 policiers. Ce n'est pas rien. Mais il y a autre chose et cette chose-là n'est pas glorieuse. Avant qu'il ne prenne la décision d'intervenir, le ministre de l'Intérieur a pris son temps, faisant la sourde oreille aux demandes réitérées de la Mairie de Paris de mise à l'abri de populations réduites à l'état

de déchets, prétendant qu'il revenait à celle-ci, la Mairie, de prendre ses responsabilités. Derrière ces palinodies, se cachaient à la fois un loup et une cible. Le loup s'appelle municipales 2020. La cible, Anne Hidalgo. D'ailleurs, tout au long de la polémique opposant Collomb à Hidalgo, ou Hidalgo à Collomb, Benjamin Griveaux, candidat LRM pour l'heure auto-déclaré à la Mairie de Paris, soutient bruyamment le ministre contre la maire de Paris. Quant aux migrants, aux associations qui les prennent en charge ou aux habitants qui s'inquiètent... Jusqu'au jour où le cynisme se voyant d'un peu trop près, l'État, n'a plus eu d'autre choix que celui de remplir son devoir : c'est-à-dire mettre à l'abri des personnes – ce que sont et demeurent jusqu'à plus ample informé tous les réfugiés et migrants de la planète – en grand danger.

On voudrait arrêter ici le récit de ces nouvelles obscénités. Seulement, dans le même temps que s'écrivent ces lignes, le navire humanitaire français Aquarius se trouve encore quelque part dans la Méditerranée, aux portes de l'Europe, refoulé par Malte et l'Italie, suspendu, comme l'était le petit garçon du 51 de la rue Marx Dormoy, mais cette fois avec une « cargaison » de 629 migrants sauvés au large de la Libye. Parmi eux, parmi elles, des Mamoudou, des Oussama, des Fatoumata... Aux dernières nouvelles, l'Espagne et la ville de Valence se déclarent prêtes à accueillir l'Aquarius. La France ? Selon le même Benjamin Griveaux, également porte-parole du gouvernement, elle a déjà pris sa part. •

DANIEL CONROD

SUR L'AGENDA

MARDI 3 ET VENDREDI 6 JUILLET Ateliers de la République

Le thème porte cette année sur l'égalité. Le 3 à 19 h, des associations épaulées par le théâtre de la Reine blanche mettent le thème en scène. Le 6 à 19 h 30, théâtre-forum sur les discriminations avec des comédiens de la Compagnie NAJE. Les deux en salle des fêtes à la mairie, gratuit sur inscription à simon.charpentier@paris.fr.

JEUDI 12 ET VENDREDI 13 JUILLET Allers-Retours

C'est l'histoire d'Havlicek, condamné à rester sur un pont entre deux pays car refusé par les deux. Par la Compagnie Ceci n'est pas une tortue. À 20 h au LMP, 35 rue Léon.

VENDREDI 6 ET SAMEDI 7 JUILLET Cannes au Louxor

Le Louxor propose, en avant-première, des films présentés au Festival de Cannes, projections suivies d'un débat avec les réalisateurs : *Dogman* de Matteo Garrone (le 6 à 20 h) et *L'État contre Mandela et les autres* de Nicolas Champeaux et Gilles Porte (le 7 à 20 h). 170 boulevard Magenta. Réservation sur : www.cinema-louxor.fr

DU LUNDI 9 AU MERCREDI 11 JUILLET

Arts et savoirs

ATD Quart-Monde organise un festival des arts et des savoirs multi thèmes (peinture, dessin cuisine, musique, jeux numériques, pliage, origami...) durant ces trois jours de 16 à 20 h dans le square Marcel Sembat.

DU LUNDI 9 AU VENDREDI 13 JUILLET

Sports

Dans le cadre du festival des 20 ans du quartier Claude Bernard/Rosa Parks/Mac Donald, Olympiades sportives au square Claude Bernard avec athlétisme, basket, foot... et des tournois pour petits et grands.

DU LUNDI 9 AU JEUDI 26 JUILLET

Google

Stages de quatre heures par semaine pendant trois semaines sur les outils de ce navigateur (10 € le stage) à la Goutte d'ordinateur, 7 rue Léon.

VENDREDIS 13, 20 ET 27 JUILLET Vélo

Pour réparer ou donner le sien, ateliers Solicycle gratuits de 14 h 30 à 18 h 30 au square Léon.

DES JEUNES S'IMPLIQUENT CONTRE LE RACISME

Dans une démarche innovante, l'association Espoir 18 réalise pour la première fois une formation en ligne portée par les jeunes, s'attaquant au racisme, à l'antisémitisme et à l'islamophobie.

Neuf cent cinquante. C'est le nombre d'actes racistes dénoncés en 2017 par le ministère de l'Intérieur⁽¹⁾. Pour l'association Espoir 18, ce comportement chez les jeunes est souvent dû à une méconnaissance du racisme, contre laquelle elle lutte depuis près de quatre ans avec des projections-débats, des ateliers et des sorties.

Témoins et acteurs

À la rentrée, l'organisation va proposer pour la première fois un MOOC⁽²⁾ « Mobilisés contre le racisme et l'antisémitisme », un projet qui se prépare depuis maintenant deux ans. Le cours en ligne, qui sera accessible à tous, vise à aider les jeunes à devenir eux-mêmes acteurs de cette lutte. Il a été demandé aux participants – jeunes et familles des quartiers populaires du 18^e – de remettre en question leurs idées reçues sur le racisme. Ils ont assisté à des projections de films et participé à des débats, étudiant par la même occasion des figures emblématiques comme Nelson Mandela ou Martin Luther King. Ensuite, ils ont produit leurs propres médias

(vidéos, son, montages photos...) pour mener la lutte et visité des lieux chargés d'histoire. Cette été, le programme se terminera par un séjour aux États-Unis pour rencontrer les acteurs locaux et placer la lutte dans un contexte international.

Selon le directeur de l'association Jérôme Disle, les objectifs du MOOC sont multiples : informer, faire évoluer les idées, mais surtout impliquer les jeunes dans le processus de conception. Plus d'une centaine ont participé à la réalisation du programme. « Ce projet répond à notre vision, parce que les jeunes sont acteurs, ils deviennent des témoins qui organisent des interviews ». Enfin, un MOOC qui ne sort pas de l'esprit d'universitaires ou d'un professionnel de la formation.

Autre axe pédagogique du MOOC, l'éducation par les pairs permet d'étendre la vision de l'association au plus grand nombre. Car, si les participants acquièrent des connaissances sur les sujets comme la colonisation ou l'immigration, ces derniers passent aussi le message aux amis, aux proches, aux voisins. « Le

public cible ce sont ceux qui ont voulu participer, [mais aussi] leurs potes du quartier. Les jeunes sont force de proposition, ils sont producteurs de savoir. Le MOOC est aussi une utilisation du numérique, de la vidéo et c'est un domaine pour lequel les jeunes ont une appétence », ajoute le directeur.

Dépasser le cadre traditionnel

Pour Marek, participer à ce MOOC est non seulement une occasion d'éduquer le public, mais aussi de se documenter sur des problématiques contemporaines. « J'aime vraiment l'idée que les jeunes le créent, c'est intéressant de participer à la découverte de nouvelles connaissances. » Charles, lui, souhaitait d'abord élargir ses compétences en vidéo. « Mais après le premier atelier, j'ai vu qu'on apprenait beaucoup et que c'était important de traiter de ce sujet. » Pour lui, un enseignement dépassant le cadre traditionnel permet de comprendre le pourquoi et le comment de sujets comme l'immigration. Pour tous les deux, le voyage est un bonus, mais le contact avec les jeunes et l'apprentissage restent leur principale motivation.

Leur conseil, c'est simplement d'aller voir le MOOC dès qu'il sera prêt début octobre. « Cliquez sur le MOOC, faites passer. Il y a des bonnes choses à regarder ! », ajoute Charles. « Il y a au moins une chose qui va vous intéresser. » •

RICHARD SAMUEL-YUE

espoir18.com

(1) Ministère de l'Intérieur. Bilans nationaux 2017 des actes racistes, antisémites, antimusulmans et antichrétiens, 2018.

(2) Formation en ligne et ouverte à tous (FLOT). En anglais MOOC (massive open online course).

DES INITIATIVES SUR LES ONDES

Une nouvelle radio s'installe dans le 18^e.

Nous sommes une radio généraliste de proximité qui veut fédérer et relayer les initiatives autour de l'économie solidaire, de l'environnement, du partage de savoirs, de cultures et de techniques », explique Olivier Grieco, co-fondateur de Radio Cause commune. L'aventure de cette station a débuté sur le net, en 2013, et dans les locaux des Grands Voisins (14^e). L'attribution, par le CSA, de la fréquence 93.1 sur la bande FM, en partage avec Radio Aligre, a changé la donne : Cause commune dispose désormais de 12 heures d'antenne et doit fournir huit heures de création originale.

Pour son développement, la radio a rejoint le 18^e, « où nous résidons et où se situe le siège de l'association Libre à Toi qui édite la radio », indique le responsable. La première émission dans les locaux de la rue Bernard Dimey a eu lieu le 13 juin, avec Les mondes rêvés de Georges, animée par un sociologue. D'autres rendez-vous enrichiront la grille : sur la famille, les migrants, le sport et la société... ainsi qu'une émission sur le logiciel libre et des entretiens de chercheurs, d'inventeurs.

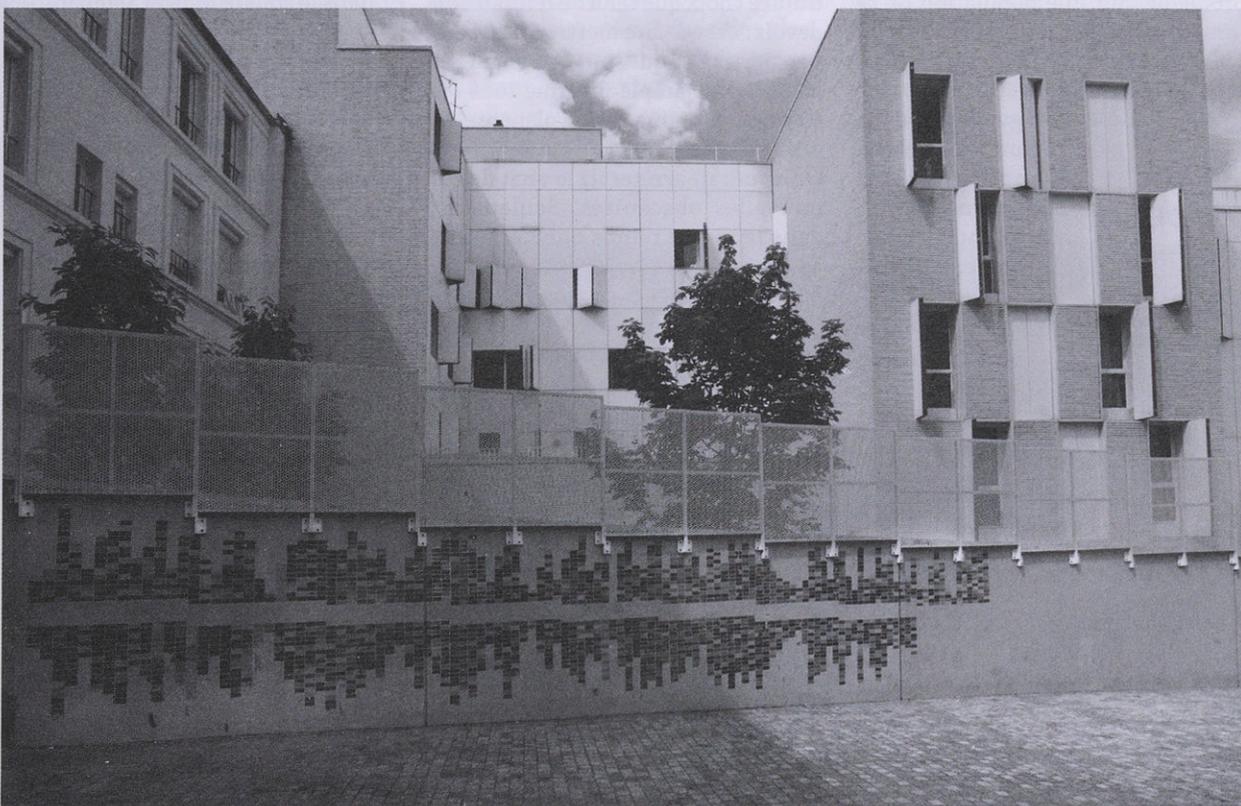
L'accent sera aussi mis sur le local : « Nous nous ouvrons aux acteurs de proximité, pour qu'ils présentent leurs projets, et nous mettrons nos outils à disposition afin qu'ils réalisent leurs propres reportages. » Le projet fonctionne sur le bénévolat. Une dizaine de personnes forment l'équipe, sans compter les chroniqueurs. •

ANNE THIRIET

PASSAGE MAXIME LISBONNE

Élodie Barthélémy et des habitants du quartier ont transposé l'onde sonore d'un couplet de *Vive la Commune* sur un mur de 21 mètres. L'appel à projet pour cette fresque avait été lancé à la suite d'une enquête du Kaps – Kolo-cations à projets solidaires, un réseau d'étudiants du 18^e engagés pour « favoriser le vivre ensemble » - auprès des habitants du passage. L'œuvre rend hommage à l'homme qui a donné son nom à cette voie. Maxime Lisbonne, militaire, homme de théâtre et journaliste, fut envoyé au bagne de Nouvelle-Calédonie pour son implication lors de l'insurrection de la Commune (1871). La fresque a été réalisée au mois de juin avec le concours de 100 à 150 habitants, aussi bien adultes qu'enfants. •

RAPHAËL BLIN



CONTRE ENQUÊTE : LE 18^E VU PAR CEUX QUI Y VIVENT...

Le Parisien a publié dans son numéro du 23 mai un « Palmarès des villes où il fait bon être parent en Ile-de-France ». Le 18^e s'est retrouvé... dernier du classement intra-muros. Sans prétendre que tout va pour le mieux, un tel résultat surprend. Nous avons cherché à comprendre.

L'étude du Parisien note sur 100 points avec pour base huit indicateurs : l'éducation, le cadre de vie, les sports et loisirs, les transports, la sécurité, la santé, le coût de la vie et les commerces et services publics. Pour chaque indicateur, des critères dotés de divers coefficients. Par exemple, l'un des critères en sécurité est « la présence d'un quartier de reconquête républicaine » (coefficient 2). Pour le cadre de vie, un des critères majeurs est « la présence de quartiers prioritaires de la ville dans la commune » (coefficient 7). Avec de tels biais, pas étonnant que l'étude donne la part belle aux villes cossues de l'ouest parisien (Versailles, Boulogne-Billancourt et Neuilly-sur-Seine arrivent en tête). Paris, qui concourt par arrondissement, n'apparaît qu'à partir de la cinquième place avec le 15^e. Suivent le 16^e et le 4^e.

Ce qu'en disent les parents

Nous avons posé à des personnes élevant leurs enfants dans le 18^e trois questions, à savoir : leur réaction à ce classement, leur plus grande difficulté et/ou crainte en tant que parent dans le 18^e, et ce qu'ils pensent ne pouvoir retrouver nulle part ailleurs pour leurs enfants. Voilà ce qui est ressorti de nos échanges. Pour certains, les soucis commencent à partir du collège. Pour Christophe

et Sylvaine, « l'offre scolaire des collèges publics n'est pas de très grande qualité dans notre quartier ». En revanche les commentaires pour la petite enfance sont plutôt positifs : les mêmes parents se réjouissent d'avoir trouvé « une assistante maternelle juste en face de chez eux » et Vincent, papa à la Goutte d'Or, vante « les nombreuses crèches et écoles à proximité ».

Jean-François, père de deux enfants, n'a qu'un regret : « qu'il n'y ait pas au moins un bon lycée généraliste dans le 18^e. » Caroline, mère de deux adolescents, souligne l'épreuve du « retour à la réalité pour les « bons élèves » de certains collèges du 18^e lorsqu'ils se frottent au niveau des lycées dans d'autres arrondissements. Mais ils s'y font, ils sont pleins de ressources. » Elle déplore aussi la mauvaise réputation des établissements du 18^e qui ne facilite pas l'arrivée de nos collégiens ailleurs dans Paris. Elle souligne le tiraillement entre « d'un côté l'embourgeoisement et le clientélisme des néo-18^e, de l'autre les familles plus démunies qui sont souvent absentes de la vie des établissements ».

Pépins de santé

Pollution, saleté des rues, malbouffe à la cantine, manque de médecins, absence de grands espaces verts, tels sont les principaux soucis des

parents concernant la santé de leurs enfants. Certains notent que « le 18^e arrondissement de Paris est désormais considéré par les autorités comme un désert médical ».

Côté verdure, si les Jardins d'Éole sont appréciés, ils paraissent une maigre victoire sur le bitume au vu de la taille de l'arrondissement et du grand nombre de familles qui y vivent (souvent à l'étroit dans leur appartement). Mais à Marx Dormoy, Anne, mère de deux adolescents voit dans la voiture le principal danger : « Le trafic est intense et les conducteurs énervés ne respectent pas tous les feux et passages piétons. »

À chacun son 18^e

Le lien entretenu par les familles avec leur quartier est très fort. Caroline affirme : « Je dois déménager prochainement et je fais des pieds et des mains pour rester non seulement dans le 18^e mais à Château-Rouge ! » Pour Marie, mère de deux jeunes enfants, Montmartroise depuis 15 ans « l'atmosphère qui règne ici est unique. Il suffit de grimper cinq minutes pour trouver de la sérénité, des jardins, des oiseaux... »

Paradoxalement, ce qui semble être un « défaut » aux yeux de l'étude (la présence de quartiers prioritaires de la ville) est une force du 18^e pour les parents : tous se réjouissent de la diversité, de la grande mixité sociale et culturelle comme source d'enrichissement pour les enfants. •

HAJER KHADER BIZRI

LA VRAIE RICHESSE DU QUARTIER

Le 18^e a du caractère. En témoigne cette tirade de Jean-François, papa de Louise en CM1 à Doudeauville et d'Émile en 3^e à Marx Dormoy, en réponse à la question « que ne retrouveriez-vous nulle part ailleurs pour vos enfants? » :

« Des gens formidables, des enseignants au top, engagés dans leur travail d'éducation (pas tous bien évidemment mais une très grande majorité), des copains pour les enfants qui viennent de partout, des gens parfois dans des difficultés importantes mais qui vivent, se battent pour que le meilleur adienne au moins pour leurs enfants. Et aussi des super-héros capables, les mains nues, d'aller sauver des enfants accrochés à des balcons au 4^e étage. À côté de la multiplicité des saveurs gourmandes et des produits issus de tous les mondes de cette Terre, la possibilité de boire des coups en terrasse sans être assassiné par le patron, qui d'ailleurs ne vous jettera pas parce que vous avez des « gosses casse-pieds ». Il y a tout un inventaire à la Prévert à découvrir : un orgue sans nul autre pareil dans tout Paris et au-delà, des artistes qui réenchangent le monde et ouvrent leurs ateliers, un sommet qui abrita les hauts faits du combat pour la dignité que fut la Commune de Paris, des jardins éphémères et partagés où s'élabore la vie en société de demain avec ses AMAP, trocs et échanges de savoir, lieux et pratiques qui permettent d'entrevoir un nouveau monde où la verticalité du pouvoir sera une bonne rigolade, etc. Autant de découvertes pour des enfants du XXI^e siècle qui n'existent pas dans beaucoup de communes, d'arrondissements et de quartiers, dont les habitants connaissent le prix des choses mais la valeur de rien. Cette richesse on y tient ! »

Cet article vous fait réagir ? N'hésitez pas à nous faire parvenir vos commentaires à redaction18dumois@gmail.com et nous les publierons dans notre courrier des lecteurs. À vos claviers !

**VOUS VOULEZ
NOUS SOUTENIR ?
ABONNEZ-VOUS !**

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :...15 €
 Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :...26 €
 Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :...50 €
 Abonnement d'un an à l'étranger :...31 €

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- J'adhère pour 1 an :18 €
 J'adhère pour 2 ans :36 €
 Je soutiens l'association :80 €
 (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom : Prénom :
 Adresse :
 E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris -
 Courriel : 18dumois@gmail.com - Site : <http://18dumois.info>

LE KIEZ, QG DES SUPPORTERS ALLEMANDS

Les fanatiques de la sélection allemande se réunissent rue Vauvenargues pour la Coupe du monde. Le Kiez réserve une mention spéciale aux rencontres de la Mannschaft.

PAGE RÉDIGÉE PAR RAPHAËL BLIN

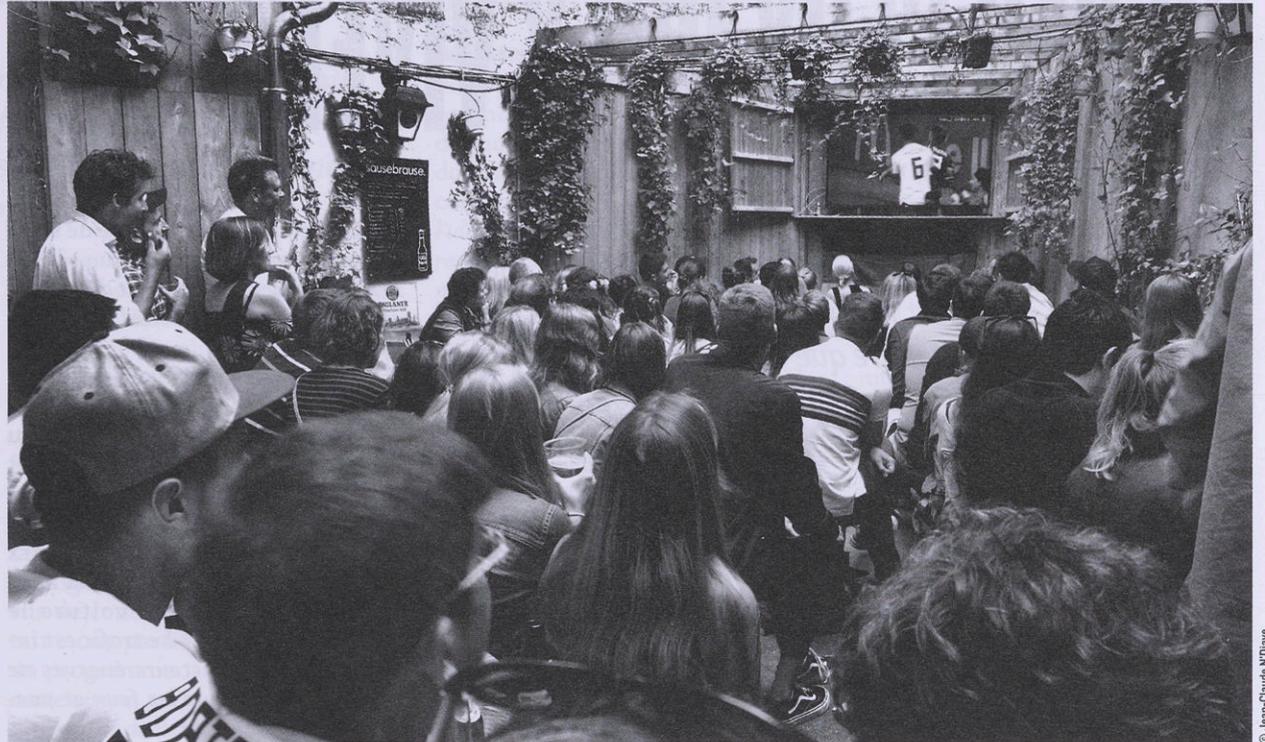
Il existe un lieu de réunion pour les amoureux des champions du monde en titre. Le Kiez Biergarten affiche souvent complet les soirs de match. Et lorsque les frappes des attaquants allemands font mouche, les cris de joie des supporters résonnent dans les Grandes-Carrières.

Un lien étroit

Le Kiez a ouvert en mai 2014. Déjà Niklas, le gérant, concevait le football comme une des clefs de son futur succès. Son équipe a pressé l'ouverture de l'établissement afin qu'il soit disponible avant le début de la Coupe du monde au Brésil. « Je connaissais quelques expatriés allemands ici » affirme Niklas. Progressivement, le Kiez Biergarten s'est fait un nom au sein de la diaspora allemande. « Ceux qui étaient déjà là pour les phases de poules ont amené leurs amis pour les rencontres à élimination directe ». Ces premières vagues de supporters allemands ont attiré une vaste couverture médiatique. Le beau parcours et la victoire finale de la Mannschaft il y a quatre ans ont constitué un levier d'envergure pour les activités du bar.

Une ampleur considérable

Deux ans plus tard, l'Euro a donné une carrure nouvelle au Kiez. L'équipe



Le traditionnel *biergarten* s'adapte également aux soirées foot.

du bar avait mis en place une organisation hors norme pour répondre à la demande du public. Saucisses et bière en abondance, des écrans installés sur la façade. La demi-finale opposant l'équipe de France à la sélection allemande fut plus un succès pour le Kiez que pour la Mannschaft. La chaussée de la rue Vauvenargue était bloquée par l'afflux massif de spectateurs ! Cette année encore, malgré les débuts poussifs de l'équipe allemande, le Kiez reste très attractif. Il connaît un fort succès auprès des expatriés à Paris. Mais pas seulement. Il diffuse toutes les rencontres de cette édition de la Coupe du monde.

L'équipe de l'établissement a « enlevé les tables et les chaises pour recréer une ambiance de stade » révèle Niklas. Le restaurant revisite sa carte pour

s'adapter à l'événement : « On passe plutôt en *snacky* » affirme-t-il. Et comme à l'approche de chaque grande rencontre, il a installé un rétroprojecteur au cœur de la salle.

Pour la première rencontre de l'Allemagne lors de l'actuelle Coupe du monde, le bar avait aussi installé une télévision sur sa façade. Les sup-

porters se sont amassés des deux côtés de la rue Vauvenargues. De ce côté des Grandes-Carrières, l'été 2018 rappelle l'été 2016. Certains riverains s'en plaignent. D'autres conçoivent le Kiez comme un élément porteur de convivialité. Tous constatent son succès. ●

Kiez, 24 rue Vauvenargues

AU CAFÉ D'ALBERT, MAILLOTS ET MAQUILLAGES

Rue Ordener, le gérant du Café d'Albert espère égaler son record. Il affirme avoir accueilli 200 supporters lors de la finale de l'Euro. Les drapeaux des 32 équipes qualifiées au Mondial décorent la façade de son établissement. Albert incite ses clients à « se maquiller » aux couleurs de la France et des équipes qu'ils soutiennent. Il sait les fanatiques des sélections portugaise et marocaine nombreux parmi ses clients. « Les gens viendront en maillot de football » se réjouit-il. Le premier match des Bleus s'est tenu un samedi midi. Une aubaine pour Albert qui avait enregistré de multiples réservations à cette occasion. ●

Café d'Albert, 117 rue Ordener

ENTRE LES GRAFFITIS, LE FOOTBALL

Haut lieu de la vie culturelle de notre arrondissement, L'Aérosol ouvre aussi ses portes aux amateurs de football et aux curieux. Pour la Coupe du monde, l'établissement diffuse 19 rencontres, le soir et le week-end. Le mur, à l'habitude exclusivement couvert de graffitis, arbore un vaste rectangle blanc. « Nous avons peint un écran sur le mur et fait venir un vidéoprojecteur » dévoile Kevin Ringeval, co-directeur de L'Aérosol. À la faveur d'une coopération avec *Streety Food*, sont proposés des plats inspirés de la cuisine des pays en lice. Lorsque la sélection espagnole joue, le chef Fred Martins sert notamment un fromage typique de la Castille, le *manchego*. Et pour conserver sa réputation, L'Aérosol accueille des DJ pour accompagner les rencontres de football. ●

L'Aérosol, 54 rue de l'Évangile

LES PETITES GOUTTES AUX COULEURS DU BRÉSIL

Les soirs du match de la *Seleção*, les Petites Gouttes accueillent des musiciens brésiliens. Les matchs, diffusés avec des commentaires en portugais, sont ponctués de « surprises artistiques » à la mi-temps. Afin de se fondre totalement dans le décor, la cuisine se met au barbecue et aux burgers brésiliens. En parallèle, la *caipirinha* est à l'honneur. Le 12 juin déjà, le nouveau barman des Petites Gouttes s'impatientait. « J'ai hâte » s'exclame-t-il. Dans ce

même restaurant, des festivités sont organisées pour soutenir la sélection brésilienne. La gérante, Samia Didane, s'est laissé séduire par Rosane Mazzer et son projet de « créer le temple du Brésil pendant la Coupe du monde ». Rosane Mazzer, co-fondatrice du restaurant parisien Favela Chic, souhaite « recréer l'ambiance festive brésilienne autour du football à Paris ». ●

Les Petites Gouttes, 12 esplanade Nathalie Sarraute

LE FAUCON CRÉCERELLE



© Jean-Claude N'Daye

Au nombre de six, ces jeunes ont un mois et sont prêts à quitter leur nid situé dans l'église rue de la Chapelle.

Le 18^e abrite encore quelques couples de ce petit rapace protégé dont la population diminue. Un nouveau nichoir devrait permettre d'accueillir de jeunes arrivants.

Petit rapace de la famille des falconidés, la crécerelle (*Falco tinnunculus*) anime le ciel parisien de sa silhouette en arbalète, depuis au moins 1840, année de la première mention de sa présence sur la cathédrale Notre-Dame.

Fin et svelte, le faucon crécerelle pèse généralement de 200 à 240 g, pour une envergure moyenne de 75 cm, la femelle étant plus grande que le mâle, comme chez de nombreux rapaces. Le plumage de Madame est châtain clair moucheté de noir. Celui de Monsieur est plus varié, arborant une tête et une queue gris perle contrastant avec son corps roux.

Campagnard à l'origine, ce faucon ne construit pas son nid mais s'ins-

talle généralement dans un ancien nid de corvidé ou de rapace. En ville, il choisit plutôt une cavité dans un bâtiment ou bien un grand nichoir où il pourra élever sa famille d'un à six poussins.

Au menu

La crécerelle s'alimente principalement au dépend des micromammifères qu'elle capture après les avoir repérés en vol stationnaire, le fameux « Saint Esprit » dont il est coutumier. D'après une étude réalisée par Jean Pierre Quéré, chercheur à l'INRA, deux tiers des proies sont des rongeurs, surtout des campagnols provenant des bois parisiens, le tiers restant étant com-

posé d'oiseaux, principalement des moineaux. Très éclectique, ce rapace complète son régime avec des gros insectes, des lézards ou des jeunes pigeons au nid. Les faucons citadins capturent souvent des oiseaux en adoptant le style de chasse de l'épervier, c'est à dire en rasant les immeubles et les arbres pour y surprendre des passereaux étourdis.

Une population en déclin

Depuis 2005, les crécerelles sont en déclin en France. A Paris, la population autrefois estimée à une cinquantaine de couples, serait désormais plus proche de la trentaine. Le faucon déserte progressivement le centre de Paris. Dans le 18^e, quatre couples étaient autrefois recensés. Rue Championnet, après la noyade de quatre jeunes en 2016 dans le bac à réserve d'eau qui leur servait de nid, ce sont trois jeunes qui se sont envolés en 2017. Le bac ayant

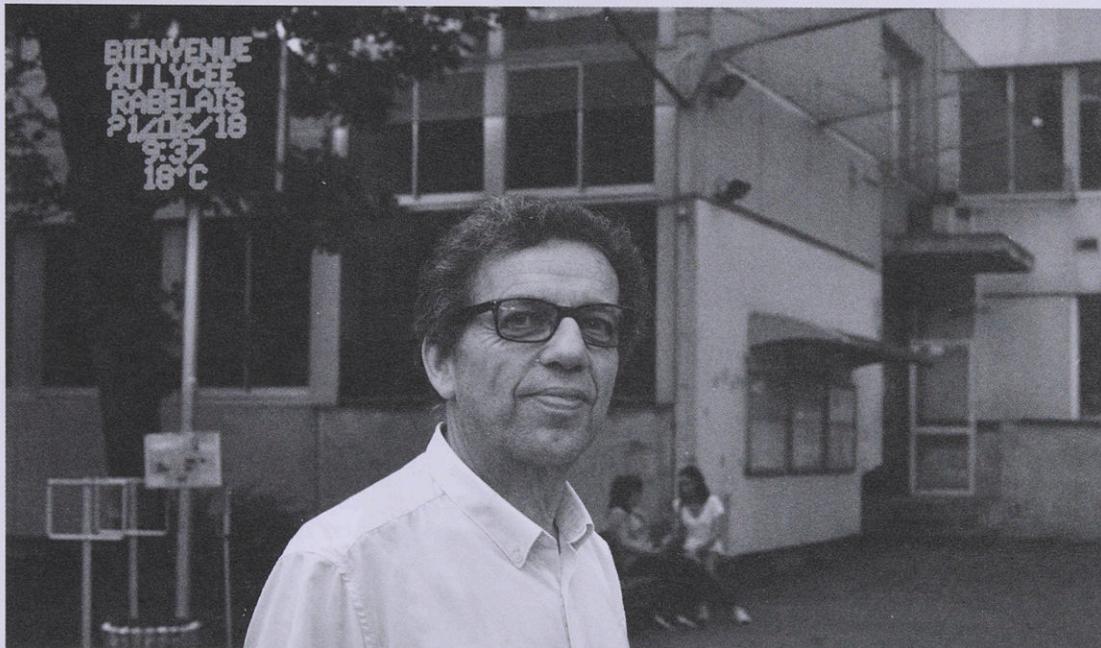
depuis été retiré, il n'y a pas eu de reproduction cette année, mais Paris Habitat envisage la pose d'un nichoir de remplacement à l'automne. Dans le collège de la rue du Poteau et au 32 rue de La Chapelle, les couples ont également déserté les sites depuis quelques années. Seule la basilique Sainte-Jeanne d'Arc continue d'accueillir des faucons crécerelles. Trois petits devraient prendre leur envol cette année, après un séjour de 28 à 32 jours dans l'oculus qui leur sert d'abri.

Si tout se passe bien, ils devraient encore être nourris par leurs parents durant 15 à 30 jours, période pendant laquelle il sera facile de les observer, planant au dessus du jardin ECObox. Comme tous les rapaces, les faucons crécerelles sont strictement protégés en France depuis 1972. •

JACKY LIBAUD

UN DÉPART AU PETIT LYCÉE DEVENU GRAND

Jacques Lévy, proviseur du seul lycée généraliste de l'arrondissement prépare son départ en retraite, satisfait du parcours accompli.



© Caroline Feyt

Bientôt à la retraite, Jacques Lévy, proviseur du lycée Rabelais, au nord de notre arrondissement, revient sur ses six ans passés à la tête de l'établissement. Partir, ce n'est pas pour lui déplaire même si ce fut « une tranche de vie passionnante mais parfois harassante » confie-t-il. Passionnante car, à la tête d'une équipe de près de 200 personnes dont 120 enseignants pour 1 300 élèves et étudiants, il a contribué à faire du lycée Rabelais, un lycée général et technologique à part entière, le seul du 18^e, à côté du lycée des métiers de la santé et du social qu'il abrite par ailleurs. C'est un lycée où on travaille bien, où il fait bon vivre et qui a été sacré meilleur lycée de Paris en 2016. Il fait en effet partie des établissements qui apportent le plus aux élèves au regard de leur niveau de départ. L'établissement ne bénéficiait pourtant pas d'une réputation au firmament : 320 jeunes du secondaire le fréquentaient à la rentrée 2012, d'abord parce qu'ils étaient refusés

par d'autres lycées ou pour sa filière technologique (ST2S - Sciences et technologies de la santé). À présent, les 480 élèves recensés à la rentrée 2017 (un accroissement de 50 %) y viennent davantage par choix. Les raisons du succès ? « L'équipe d'enseignants est stable, bienveillante et porteuse de projets intéressants, nos effectifs en classe de seconde ne dépassent pas 25 », indique Jacques Lévy. « Les élèves bénéficient d'une aide aux devoirs tous les soirs, d'un vrai accompagnement personnalisé et l'école est ouverte durant les petites vacances scolaires ». À côté des sections secondaires, le lycée abrite : des sections supérieures avec 10 classes de BTS ; le seul institut public de France (au sein de l'Éducation nationale) de formation d'infirmier et d'assistant social. Et aussi une école de puériculture qui débouche sur un diplôme à Bac + 4. Du coup, le lycée accueille des élèves de 13 à... 53 ans. « Ce mélange crée une ambiance calme et favorable à l'étude », précise le provi-

À QUAND LA RÉNOVATION ?

Les premières études ont démarré depuis si longtemps que certains enseignants parmi les plus anciens disent qu'ils en ont toujours entendu parler. Mais ce n'est que report d'année en année. Et pourtant, malgré les colmatages de fortune, le lycée prend l'eau de toutes parts. Des morceaux de la façade se détachent régulièrement et des filets de protection ont dû être installés. À l'heure où le quartier se renove avec l'arrivée du tramway, la reconstruction, juste à côté, du collège Maurice Utrillo qui va démarrer à la rentrée, la suppression du marché sauvage des Puces, l'extension du gymnase, le vieux lycée Rabelais va vraiment faire une vilaine tache dans le paysage ! Après avoir bataillé plusieurs années, Jacques Lévy laissera le soin à son successeur Gérard Anglio, ancien principal du collège Maurice Utrillo, de poursuivre ce combat.

seur « et pour apporter une respiration salutaire dans le temps de travail, on a initié des ateliers de théâtre, de danse, d'escalade, une web radio en banalisant pour tous les élèves du pré-bac le jeudi après-midi ». Jacques Lévy se félicite aussi d'un centre de documentation (CDI) extrêmement actif et performant. Alors, un beau métier, celui de proviseur ? « Oui, mais parfois harassant », répond Jacques Lévy, qui a choisi de venir sur le terrain après avoir exercé des fonctions statistiques et informatiques au ministère de l'Éducation nationale, puis au rectorat de Créteil. « Ce qui est difficile, précise-t-il, c'est d'être confronté aux lourdeurs administratives et de ne pas toujours voir avancer les dossiers ». Il ajoute : « Le lycée, compte tenu de ses formations médico-sociales, a trois tutelles administratives ce qui complique très sérieusement toutes les opérations de gestion (nommer les professeurs par exemple, prendre en compte les besoins en charges administratives ou financières) ». Jacques Lévy, quant à lui, va prendre la direction du théâtre de l'Écho dans le 20^e, où ses talents d'animation sauront sûrement faire bien vivre cette scène de quartier ! •

MARYSE LE BRAS



© Thierry Nectoux

Des citoyens engagent une réflexion sur l'avenir du Petit Ney, café associatif et culturel, de la porte Montmartre, le 16 juin 2018. L'association est en danger en raison d'une diminution de ses financements (lire notre numéro 261). Elle a notamment lancé un appel à dons sur la plateforme helloasso.com

EXTINCTION DES FEUX AU MUSÉE DU GAZ ET DE L'ÉLECTRICITÉ

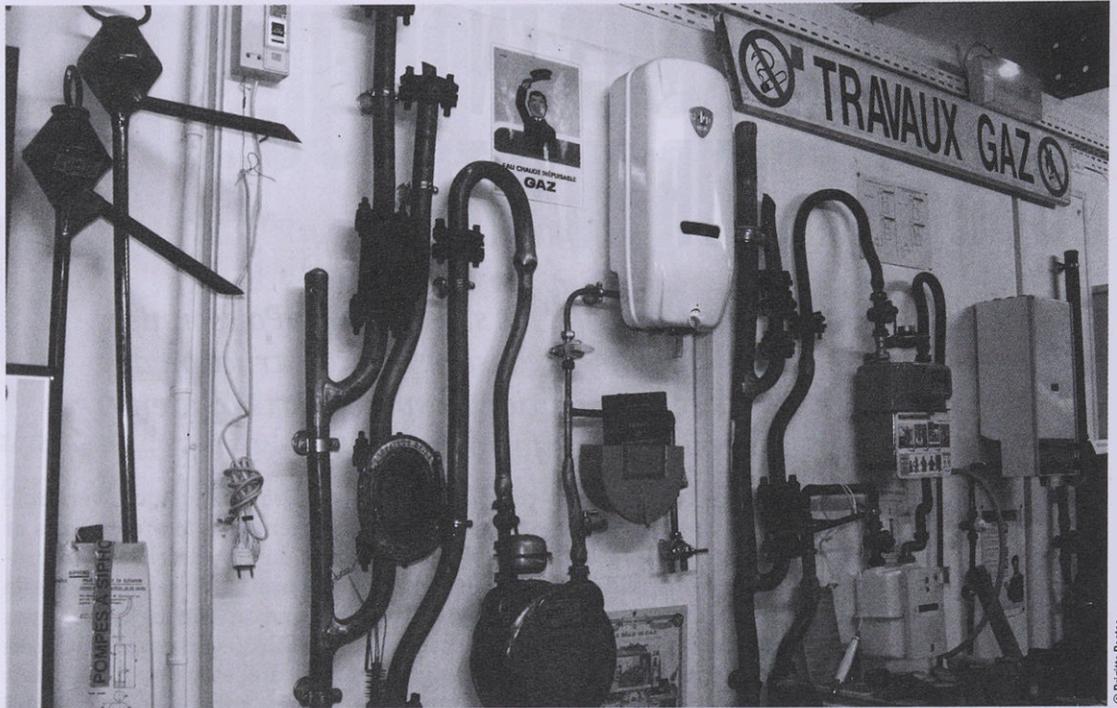
La « Mémoire de l'électricité, du gaz et de l'éclairage public » (MEGE) ferme ses portes. Elle cherche un lieu pour accueillir ses 2 500 pièces et sa vingtaine d'armoires d'archives.

Six cents visiteurs ont été accueillis en 2017, grâce à une centaine de bénévoles qui se relaient au chevet des archives parisiennes du gaz et de l'électricité. Mais la dernière visite de ce musée insolite et peu connu a eu lieu le 29 mai. Par décision préfectorale, le 29 rue Doudeauville ne peut plus accueillir de public. Et l'association, Mémoire de l'électricité du gaz et de l'éclairage public, qui gérait le lieu est en pourparler avec Enedis pour trouver un nouveau lieu, d'exposition.

L'histoire de ce musée commence en 1972: Gérard Valentin travaille chez EDF, où il a débuté vingt ans plus tôt. Avec son collègue, Pierre Carrougeaux, ils voient partir du matériel à la benne. Gérard ne se souvient plus trop duquel à présent. Il se rappelle juste de son exclamation: « C'est quand même dommage de foutre ça en l'air! ». Alors à deux, ils commencent à l'entreposer dans la sous-station EDF de Ternès. Une trouvaille en appelant une autre, la collecte se poursuit tous azimuts. Compteurs électriques, becs de gaz, transformateurs... La passion de chiner devient quasi obsessionnelle, jusqu'à ce qu'on leur demande de déménager dans un local de Gaz de France (GDF), à côté des Pucés de Vanves.

Récup'et patrimoine

Viendront ensuite les compteurs à gaz – remplacés lors du passage au gaz naturel – et des matériels électriques déposés lorsque le réseau passe de 110 à 220 volts puis au triphasé quelques années plus tard.



Compteurs, canalisations, chauffe-eau d'époque aident à comprendre l'expression "usine à gaz".

Les matériaux récupérés déménagent alors à la Courneuve en 2003. S'ajoutent ensuite quelques lampadaires publics, conduites de gaz en bois ou ampoules historiques. Le stock enflé et doit alors s'installer à Saint-Ouen, en 2005. Une horloge publique, un kit d'abri post 14-18 et un vélo pour régénérer l'air plus tard et c'est l'emménagement dans les 1 000 m² d'un des trente-six postes source de transformation qui alimentent Paris, rue Doudeauville, en 2012.

Une association et le musée sont créés en 1992 et suivent l'épopée des déménagements, animés par Gérard, des collègues, agents et anciens agents, et sous l'impulsion des cinq centres de distribution EDF-GDF services de Paris. La même année, le Musée de l'électricité est inauguré à Mulhouse. Depuis, les bonshommes de MEGE (il y a très peu de femmes dans l'association), se retrouvent en copains, les bobines radieuses, pour célébrer la fée électricité. Électronicien, modéliste, archiviste, restaurateur d'objets, restaurateur d'estomac, restaurateur d'âmes, chacun a sa spécialité pour apporter sa pierre à l'édifice sous les yeux de Thomas Edison, Nikola Tesla, Pavel Jablochhoff et consorts.

Puis en 2002, le musée est rebaptisé mémoire. Il porte l'histoire de cette ville à l'obscurité coupe-gorge qui deviendra la ville lumière par l'installation de becs de gaz, à partir de 1829 (jusqu'en 1946 pour la place de la Concorde), et une brigade d'allumeurs de réverbères pour synchroniser l'éclairage public à la tombée de la nuit (jusqu'à 1 200). Des conduites en bois transportent le gaz manufacturé (gaz de ville). Des expressions ont ainsi franchi

des générations: « faire une usine à gaz » avec toute la complexité des produits exploités; « la mettre en veilleuse » lorsque les allumeurs rationalisent leurs gestes jusqu'à l'automatisation de régulateur de flamme en journée; « de l'eau dans le gaz » lorsque le gaz humide génère trop d'eau, ce qui finit par empêcher l'arrivée du gaz.

La vie de l'énergie

La mémoire, c'est aussi l'incendie de l'Opéra-comique (l'actuelle Gaité Lyrique), en 1887, qui éteint la flamme du gaz au profit de l'exploitation électrique à partir de 1893 par six permissions d'exploitations sectorisées sur Paris. Ce sont également les séquelles de la grosse Berta pour sécuriser en abri les centres de distribution électrique de Paris. Ou encore l'invasion allemande de 1940 qui décide de la couleur marron du mobilier urbain de Paris. C'est l'apparition de démonstratrices d'électroménager (crêpière, fer à repasser, bouilloire, cafetière...) dès 1929. Ce sont, enfin, des innovations d'éclairage de monument publics, comme la réglette lumineuse à la Cour carrée du Louvre. À la différence du projecteur elle permettait un éclairage de haut en bas comme la lumière naturelle et a fait gagner des marchés internationaux à EDF. Après réflexion, ça serait quand même dommage de foutre ça en l'air! •

GIL SAVEL

Suivez l'actualité de MEGE sur www.mege-paris.org

TÉMOIGNAGE LA POSTE BOUGE... SES HORAIRES

Une lectrice, et elle n'est pas seule, se plaint des nouveaux horaires des bureaux de poste.

Plusieurs bureaux de poste du 18^e (dont le mien, Château-Rouge) n'ouvrent qu'à 9 h désormais. Avant, ils ouvraient à 8 h, permettant à un grand nombre d'usagers d'aller chercher colis et courriers recommandés le matin avant de partir au travail. La Poste justifiera bien sûr que le bureau de Château-Rouge est ouvert jusqu'à 20 h. Oui, mais le soir la queue est beau-

coup plus considérable que le matin (d'ailleurs, depuis le changement d'heure d'ouverture, le soir la queue du guichet « retrait courrier » va régulièrement jusque sur le trottoir!). Et comment font les gens qui ne rentrent pas avant 20 h et qui sont également obligés de partir avant 9 h, du lundi au vendredi? Pour ces usagers, la seule solution est désormais le samedi matin. Et on peut donc devoir attendre jusqu'à 8 jours avant de pouvoir réceptionner son colis ou sa lettre recommandée si le facteur est passé un samedi, le courrier n'étant mis à disposition pour retrait au bureau de poste que le lundi. Mieux vaut alors ne pas avoir l'idée folle d'avoir

prévu de partir en week-end! La Poste nous proposera aussi ces nouveaux points de dépôt « alternatifs » au bureau de poste (comme la librairie-presse de la rue André del Sartre dont vous parliez dans votre n° de janvier, et qui ouvre à 8 h). Oui, mais – outre les problèmes de fond avec cette politique que soulevait votre article – faut-il encore « dépendre » de ce point de livraison: pour ma part, je continue de relever de Château-Rouge. Surtout, cette ouverture à 9 h n'est pas généralisée: nombre de bureaux de poste dans Paris ouvrent toujours au moins à 8 h 30 (ce qui est toujours plus problématique que 8 h, mais beaucoup mieux que 9 h). Pourquoi pas celui de Château-Rouge; pourquoi pas tous? •

ANGELA GOSMANN

QUATRE CANDIDATS EN LICE POUR UN FUTUR QUARTIER

L'ancien dépôt SNCF de La Chapelle, dit site Ordener-Poissonniers, est l'objet d'une opération immobilière visant à la construction de logements, d'équipements et à la création d'espaces verts tout en préservant une partie du patrimoine ferroviaire.

Un projet ambitieux par ses défis techniques, son emplacement stratégique au cœur du 18^e, un vaste espace se situant derrière le mur des graffitis de la rue Ordener, ayant accueilli en 2015 et 2016 les bars éphémères Ground Control puis Grand Train. Projet ambitieux aussi du fait des attentes des riverains : on se souvient de l'ardue phase de concertation, close par la réunion apaisée du 1^{er} février 2017 (lire notre numéro de mars 2017). Quinze engagements s'imposaient alors aux maîtres d'ouvrage, la Ville de Paris et la SNEF (Société nationale espaces ferroviaires, société immobilière de la SNCF), s'intégrant au cahier des charges soumis aux opérateurs.

Ceux-ci, les « candidats », selon le jargon urbanistique, sont au nombre de quatre : Icade/Habitat et Humanisme, Emerige/OGIC, la Compagnie de Phalsbourg/REI/Hertel et la BNP Paribas/Promise. Ce sont des regroupements aux compétences pluridisciplinaires d'architectes, urbanistes, paysagistes et économistes. Le cahier des charges, appelé « Appel à partenariat d'opérateurs », leur a été remis le 24 mai et ils ont jusqu'au 24 septembre pour remettre leur offre d'aménagement.

L'inclusion du Conservatoire

La longue élaboration (depuis début 2017) de ce document par la maîtrise d'ouvrage est due notamment aux négociations concernant la créa-

tion d'un Conservatoire de musique, véritable point d'achoppement entre la Maire de Paris et Éric Lejoindre, maire du 18^e, défenseur du projet. Finalement un Conservatoire de musique de danse et de théâtre d'une capacité de 1 700 élèves dans le cadre d'un ESECA (équipement spécialisé d'enseignement culturel et artistique) devrait voir le jour et permettre – enfin – de désengorger le Conservatoire de la rue Baudelique qui craque dans ses murs. Mais seulement à une échéance de trois ou quatre ans...

À côté d'une école de huit classes et d'équipements privés – tels une crèche associative de 100 berceaux, un hôtel, des commerces – est bien sûr prévue la construction de logements. 50 % seront des logements sociaux, 30 % des logements à loyer libre et un cinquième à loyer intermédiaire. Le projet ne donne plus le nombre de logements prévus, mais précise qu'ils pourront accueillir environ un millier d'habitants. La nécessité, selon les associations parties prenantes à la concertation, de ne pas augmenter exagérément une densité urbaine déjà si forte dans ce secteur reste un point sensible. Le programme de logements s'étendra sur la moitié de la surface totale de 73 000 m² (surface hors bâtiments patrimoniaux existants, comme les grandes halles de relevage, qui seront conservées). Il intégrera en outre la réhabilitation de l'immeuble sis au 26 bis rue Ordener (soit 3 000 m²).

Autre point extrêmement sensible : les espaces verts. Le projet devra comprendre « un espace vert d'un seul tenant, créé au sein d'espaces publics végétalisés représentant 30 % des espaces au sol », soit a minima 11 000 m². Les candidats sont enfin encouragés à intégrer les dispositions du Plan climat, air, énergie territorial (PCAET) adopté par le Conseil de Paris en mars dernier. Les offres une fois remises, un jury associant des représentants d'habitants désignera l'opérateur en charge du projet. Commencera alors, début 2019, la troisième phase de concertation, car selon l'engagement n° 15 : « Le futur opérateur, en partenariat avec la SNEF, associera les riverains à la conception du projet et proposera une animation du site avant et pendant les travaux. » •

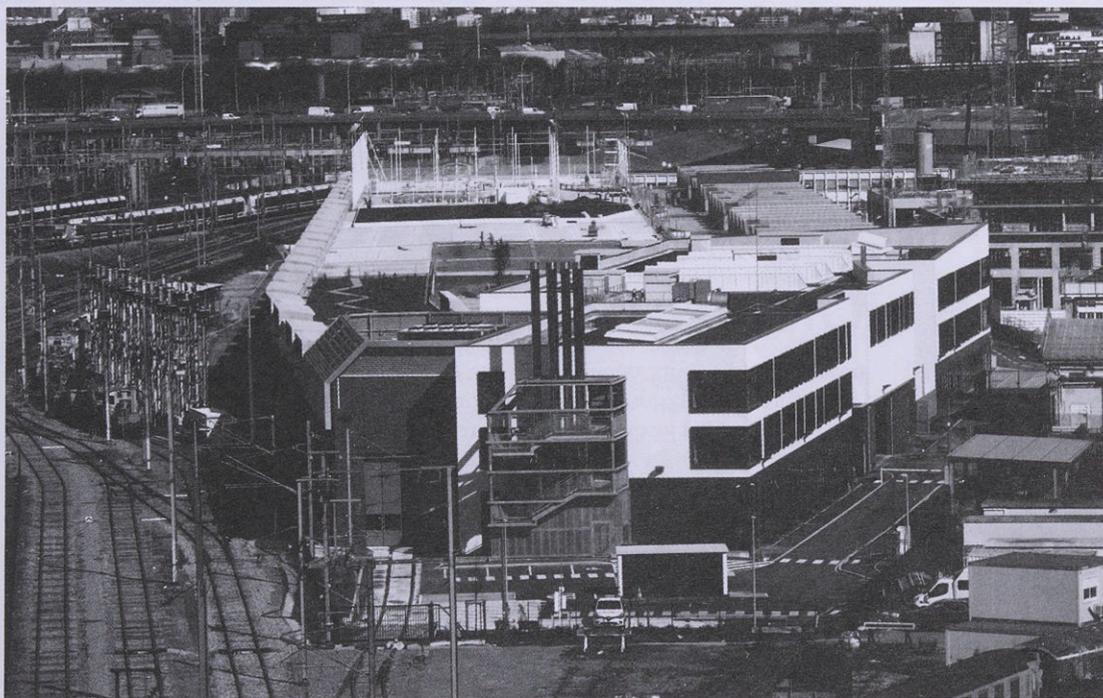
BRIGITTE BATONNIER ET FLORIANNE FINET

ET MAINTENANT... DES POISSONS

La deuxième édition de l'appel à projets Pariscul-teurs a retenu deux candidats pour contribuer à verdifier le quartier Simplon. Le projet L'Éveil (Mugo, Peas & Love et Yumi) sera installé sur le toit de l'immeuble Icade, 108 rue des Poissonniers, qui comportera des bureaux, des magasins, une résidence étudiante et des services de la Ville de Paris. Les 3 600 m² de toiture accueilleront des vergers expérimentaux et des serres pour cultiver des micro-pousses destinées à être transformées en jus pressés à froid et un jardin participatif en hydroponie (hors-sol). Le second projet lauréat, porté par AMP est une ferme urbaine en aquaponie – une technique qui permet d'associer dans un circuit circulaire l'élevage de poissons et l'agriculture – qui sera installée sur les toits du 122 rue des Poissonniers où un gymnase, des locaux sociaux et des jardins seront créés. quatre tonnes de truites Arc-en-ciel et six tonnes de légumes diversifiés et de fraises, sans intrants artificiels, sont attendues de cette ferme. •

SANDRA MIGNOT

L'HÔTEL LOGISTIQUE MULTIMODAL DE CHAPELLE INTERNATIONAL A ÉTÉ INAUGURÉ LE 8 JUIN



© Jean-Claude N'Diaye

PAS D'ARRÊT À MARCADET JUSQU'À FIN SEPTEMBRE

Patience, patience. Il en faudra pour les nombreux usagers de la station Marcadet-Poissonniers sur la ligne 4 du métro. Après Château Rouge et Gare du Nord, à son tour d'être fermée pendant plusieurs mois pour travaux. Objectif : préparer l'arrivée des premiers trains automatiques, sans conducteurs, en 2020. Les quais seront rehaussés et dotés de parois vitrées. Un aménagement qui vise à réduire les accidents et les intrusions d'usagers indésirables – et *in fine* les retards – avance la RATP. Pour emprunter la ligne 4, les habitants devront rejoindre les stations Simplon ou Château Rouge, situées chacune à environ 400 m. Ou utiliser les bus 31 ou 56. •

FLORIANNE FINET

SECONDE SAISON DE JUDO HORS LES MURS

Un an après la destruction de son local historique, le dojo de La Chapelle est hébergé dans le 20^e et le 10^e. Son dirigeant caresse toujours l'espoir d'un retour dans le 18^e.

C'était il y a un an. À l'été 2017, le Dojo de La Chapelle quittait son siège historique après cinq ans de négociations infructueuses avec Paris Habitat et la Mairie de Paris pour un relogement dans l'arrondissement. Depuis la rentrée 2017, il a retrouvé deux salles et l'esprit particulier de ce club demeure, proche d'un art de vivre et rétif à la tendance compétitive en vogue dans le judo français.

Chute brutale des pratiquants

Après l'annonce de l'expulsion, les fidèles du club et les animateurs n'ont pas eu le temps de s'apitoyer sur leur sort. Pris de court, il leur a fallu trouver des salles et des créneaux horaires. Le club a rouvert courant octobre, bien après la période d'inscription, dans le centre sportif municipal Louis Lumière dans le 20^e et dans le 10^e, rue de Château Landon dans des locaux appartenant à la SNCF. Des salles confortables mais plus petites que les 240 m² du dojo historique. Et, comme redouté, le déménagement a fait fondre le nombre de licenciés. Dans les faits, les adultes pratiquants, tous amis du fondateur Pierre Le Caer, sont restés fidèles à l'esprit du club et l'ont presque tous suivi. Mais côté enfants, la chute a été brutale. « Nous avions 40 adultes et près de 80 enfants rue de La Chapelle ; 30 adultes nous ont suivis mais le nombre d'enfants a été divisé par deux, détaille Igor Van Vymeersch, nouvel administrateur, toutefois les enfants habi-

tant près des nouvelles salles compensent quelque peu cette chute et nous avons bon espoir que leur nombre remonte à la rentrée 2018-2019. »

Espoir de retour

Revenir dans le 18^e? Le dirigeant y pense et plusieurs pistes sont à l'étude. « Dans la perspective des JO, un recensement de tous les locaux sportifs est en cours par Paris Habitat, le bailleur social de la Ville de Paris ; nous pourrions bénéficier d'une solution de relogement », précise le dirigeant. « Et puis nous n'avons pas renoncé à la solution de la grange au 38 rue de La Chapelle. » Pour rappel, ce bâtiment du XVIII^e siècle avait été envisagé dès 2014 pour reloger le club moyennant travaux mais tout est au point mort depuis que la Ville et la mairie du 18^e ont refusé de prendre en charge une partie des travaux. Enfin, une autre piste serait d'investir le futur dojo prévu dans le projet immobilier qui sortira de terre en 2021, mais le club ne sera pas le seul sur les rangs.

Le dojo de La Chapelle n'est pas mort mais son avenir reste très incertain, « en sommeil » dirait Igor Van Vymeersch. Reste toutefois un groupe d'adultes soudés, une vraie petite famille qui cultive un esprit et une pratique originale de la « Voie de la souplesse ». •

STÉPHANE BARDINET

Renseignements : <http://www.dojodelachapelle.fr/>

ÇA BOUGE RUE PHILIPPE DE GIRARD

La petite poule noire et blanche s'affiche déjà sur les vitrines : l'emblème de *Chez Foucher mère et fille* annonce ainsi l'ouverture, tout début juillet, d'un second restaurant, deux ans après celui qu'elles ont ouvert ensemble au 118 rue des Poissonniers. Dans l'un comme dans l'autre, larges baies vitrées, grandes tables d'hôtes, vieux bahuts et carreaux genre toile de Jouy dans un décor pourtant moderne et frais. Sur l'ardoise, plat du jour de cuisine traditionnelle, tartines pour les affamés pressés, bons gâteaux maison que l'on peut déguster ou/et « suspendre », c'est à dire offrir à un inconnu qui n'aura pas les moyens de payer. Tout cela avec des produits frais de producteurs proches et sélectionnés, et à prix plus que raisonnables.

Avec le Bar commun, la Louve, le restaurant Colchide, entre autres, le premier restaurant de Marie-Aymée et Célestine a bien contribué à animer un quartier longtemps délaissé du nord de la rue des Poissonniers. Le second va participer à la diversification d'un autre quartier, fort animé celui-ci : il occupe le pied d'un immeuble tout neuf à l'angle des rues Pajol et Philippe de Girard.

Coincidence : dans cette même rue, au n° 72, est en train de s'installer Paul Zindy qui, comme Pierre Coulon dans la Laiterie de Paris rue des Poissonniers, va fabriquer sur place fromages et laitages. Mais ceci est une autre histoire que l'on vous racontera bientôt. •

MARIE-ODILE FARGIER

Célestine et Marie-Aymée, angle rues Philippe de Girard et Madeleine Rebérioux.

TROC-LIVRES, C'EST FINI

Rebutée par les grilles et les aménagements « hostiles », la bourse d'échange d'ouvrages qui se tenait dans les Jardins d'Éole cesse son activité.

Cesser d'organiser les Troc-Livres n'est pas de notre fait, observe Daniel Keller. Ce sont les décisions de la Mairie de Paris qui ont amoindri l'utilité sociale des Jardins d'Éole, qui en étaient particulièrement riche pourtant. « L'événement, organisé chaque troisième samedi du mois, depuis dix ans, a en effet connu sa 100^e et dernière édition le 23 juin. Fini les échanges, donc, les participants étaient simplement invités à venir piocher parmi

les 5 000 volumes stockés au fil des années. Ouvert en 2007 suite à la mobilisation d'associations et de citoyens, le parc de quatre hectares, tout en longueur, conçu par Michel Corajoud sur une ancienne friche ferroviaire de la SNCF offre terrains de jeu, verdure, un théâtre, des bancs longeant une esplanade. « J'avais pensé un jardin ouvert... un lieu de réunion, de fête, » expliquait initialement le paysagiste. Et le Troc-Livres y avait immédiatement trouvé place. « L'idée était de faciliter le contact entre les gens, car le livre est un objet d'échange, de discussion, » commente Jean-François Seguin, adhérent de l'association. « On avait une utopie de vivre ensemble dans un espace ouvert. »

Squatté par des dealers de crack, le parc a été brièvement fermé en 2012 pour tailler les végé-

taux qui servaient d'abri au trafic. Puis en 2015 et 2016 la police est intervenue pour évacuer des centaines et des centaines de migrants. Sont ensuite arrivés des plots de béton, des grillages et la fermeture du parc le soir. « Et depuis plusieurs mois nous nous trouvions derrière des grilles, » regrette Daniel Keller, président-fondateur de l'initiative. « Avant les gens venaient, discutaient, préparaient un thé, c'était un moment de convivialité, de contact. Ce n'est plus possible de s'installer derrière des grilles. » Le lieu est devenu « fermé et hostile. Hostile aux trafiquants, certes, puis aux migrants qui avaient trouvé sur l'esplanade un refuge, même précaire et insalubre, et tout aussi hostile aux habitants. » •

CLAIRE ROSEMBERG

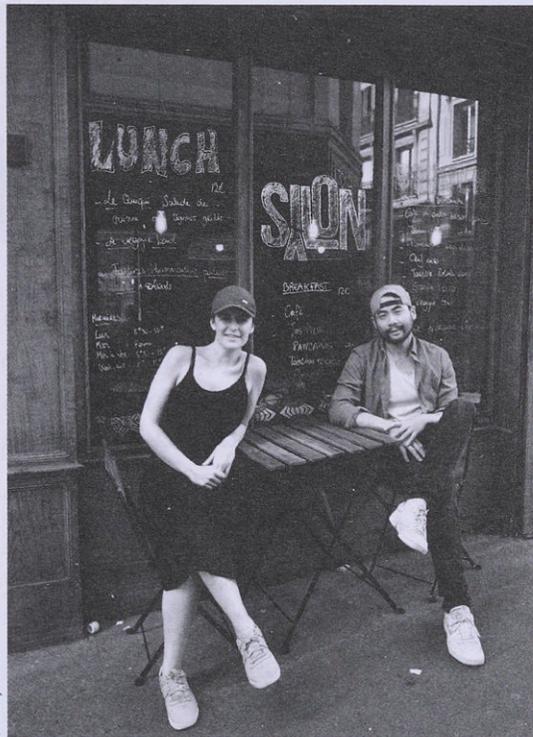
C'EST L'HISTOIRE D'UNE TASSE DE CAFÉ

Sylon de Montmartre, coffee shop façon bistrot lutécien tenu par deux passionnés de cafés de spécialité, a ouvert fin 2017.

Devanture en boiserie, coussins en wax et en tricot entrevus par les fenêtres. Poussons la porte : dans l'espace cuisine ouvert sur la salle, Pascal prépare le déjeuner, en discutant avec un client installé au comptoir. Au menu ce midi, il y aura *veggie bowl* ou risotto d'asperge-œuf mollet et en dessert, madeleines poivrées à la chantilly ou *carrot cake* glaçage cannelle. Rien que du frais-maison. Mais pour l'heure, il nous faut de la caféine.

Après hésitation entre la large table commune et le coin canapé, je me cale devant une table bistrot. Carine, l'associée de Pascal, vient prendre la commande : « Un café, très bien... mais quel genre ? » insiste-t-elle gentiment. Oups... Commander « un café » chez Sylon reviendrait à demander une boîte de comprimés, n'importe laquelle, en entrant dans une pharmacie.

« Pas un expresso, d'accord. Méthode douce peut-être ? poursuit Carine. Plutôt café filtre ou cafetière à piston ? » J'opte pour le filtre et pense en être quitte avec ma commande. Que nenni ! Il y a trois sortes de cafetières à filtre chez Sylon. M'étant prononcée pour l'intensité je crois vraiment, cette fois, avoir dit mon dernier mot. Mais la barista reste postée là, souriante, il faut maintenant choisir une destination : le fruité-acidulé de l'Éthiopie



par exemple, plantation Salomon, 1 800 mètres d'altitude ; ou Sumatra, ou bien encore la Papouasie-Nouvelle-Guinée, le Kenya, le Pérou, le Guatemala pour retrouver la pointe d'amertume du cacao...

À la poursuite du diamant vert

Après avoir suivi de près la préparation de la tasse, notant la précision du dosage, l'importance de la mouture fraîche, le calibre du broyage, la température de l'eau et le temps d'infusion, je suis convaincue d'avoir bouclé mon enquête. De fait, il est très bon. Ce à quoi Carine rétorque que « Sylon, ce n'est que le tout dernier maillon de l'histoire ».

Pour remonter le filon, il faut aller au Cassiopée Café, 21 rue Custine. Kisito, le maître des lieux, a suivi la même formation que Carine et Pascal à la Caféothèque de Paris avant, comme eux, d'ouvrir son coffee shop, flanqué d'une brûlerie qu'il ouvre à d'autres torréfacteurs de métier. « De métier » car c'est une science exacte à laquelle se mêle un brin d'interprétation artistique. Aujourd'hui, c'est

Ivàn qui officie. Il apporte avec lui les barils de cafés verts que Carine et Pascal sélectionnent chaque saison avec minutie chez Un grain décalé, leur fournisseur de cafés de spécialité situé dans le 6^e arrondissement.

Rutilante comme une locomotive ancienne, la machine noire et or avale les grains verts, aussi exempts de défaut que des perles de culture. Quelques minutes plus tard, pendant lesquelles Ivàn n'a cessé de veiller aux précieux grains, les voilà qui ressortent ni trop, ni trop peu grillés, dans un fumet magique. Cultivé de façon artisanale par des producteurs costaricains réunis en coopérative, ce café devra être dégusté dans les quatre mois suivants pour restituer au mieux ses qualités gustatives.

Comment découvre-t-on un café d'exception ? « Pas à la Bourse de New York, explique Ivàn. Là-bas, c'est la plaque tournante du café conventionnel. On peut passer par un chasseur de café... Ou bien on a son propre réseau » répond avec un sourire évasif le torréfacteur d'origine péruvienne.

À ce moment, je comprends que ce café ne livrera pas tous ses secrets. Mais une dégustation chez Sylon s'impose, visite qui sera l'occasion d'en savoir plus sur ce nom bien étrange... Un indice : il y a un lien avec deux grandes villes du Commonwealth où, dans une toute autre vie professionnelle et à 10 553 miles de distance, Carine et Pascal se sont convertis au café. •

VÉRONIQUE VIDALOU

Sylon de Montmartre, coffee, lunch, cakes, 4 bis rue Piémontési. Ouvert de 8 h 30 à 18 h tous les jours sauf le mardi. Samedi et dimanche 10 h-18 h. Brunch sur réservation.

LE THÉÂTRE OUVERT PRÉPARE SA SORTIE

Voilà plus de deux ans qu'elle cherchait sans relâche un lieu où le Théâtre ouvert pourrait renaître. Début juin, Caroline Marcilhac a confirmé son transfert fin 2019 du passage Véron au 159 avenue Gambetta (20^e), dans les locaux actuels du Tarmac.

Touchée par les marques de soutien qui lui ont été manifestées depuis que le petit théâtre parisien vit sous la menace de l'éviction, la directrice laisse paraître son émotion dans sa lettre d'information. Caroline Marcilhac y annonce la poursuite de sa saison culturelle dans les locaux actuels : « Nous débuterons le 21 septembre avec *Ovni(s)*, une création du Collectif *ildi ! eldi* », prévient sa note, qui promet « un texte fort et dense [...] pour interroger notre besoin de nous relier à l'invisible, à l'occulte et au sacré dans un monde matérialiste et ultra normé ».

Et après ? Attachée aux écritures francophones, l'équipe de Théâtre ouvert souhaite continuer à donner la parole à des dramaturges venus d'ici et d'ailleurs, afin de « confronter leurs visions poétiques d'un monde désormais multipolaire ». Parmi les nombreux projets évoqués, de nouvelles collaborations avec des artistes du Moyen-Orient et d'Afrique, ainsi qu'un festival pluridisciplinaire devraient voir le jour. •

CHARLINE VERGNE

1000 MARCHES POUR LA BONNE CAUSE

Découvrez Montmartre sous un autre œil ». Tel pourrait être le slogan de la course organisée dimanche 23 septembre par la Fondation du souffle qui lutte contre les maladies cardio-respiratoires. L'Urban trail de la Butte Montmartre est la troisième compétition sportive organisée sur la Butte, après les traditionnelles Foulées du Tertre, en mars et les Foulées de la Solidarité, en novembre.

Pour cette première édition, le parcours de cinq kilomètres empruntera la rue Lepic, celle des Trois Frères, la rue Norvins et passera par la place Saint-Pierre. Il sera possible de faire soit un seul tour, soit deux tours. L'itinéraire est calqué sur le périmètre de « Paris Respire » qui permet aux habitants de profiter le dimanche de voies fermées à la circulation. Le départ sera donné à 10 h 30.

La distance peut sembler courte – surtout pour les

spécialistes des ultra-trails – mais il faudra gravir un millier de marches pour arriver jusqu'au parvis du Sacré-Cœur. Pour vous donner du courage, plusieurs animations musicales sont prévues autour des lieux emblématiques de Montmartre, comme la place Dalida.

Profiter des rues de Montmartre dans une ambiance festive a un coût : 30 € par dossard. Un montant largement supérieur aux tarifs du marché – florissant – des courses sur route. Cependant, l'intégralité de cette somme sera reversée à la Fondation du souffle, assurent les organisateurs. À votre bon cœur ! •

FLORIANNE FINET

Les inscriptions sont ouvertes sur le site : lesouffle.org/urban-trail/

APPRENDRE À DÉBATTRE ET À S'ÉCOUTER

Depuis deux ans, l'association CapaCités organise le Championnat junior de débat citoyen. Le collège Maurice Utrillo y participait, comme Gérard Philipe l'an dernier.

À 16 ans, on n'est pas assez mature pour voter » affirme un élève. « Mais à cet âge, on peut aller en prison, donc on peut très bien voter aussi ! » lui répond un autre. Le 31 mai dernier, huit équipes de 6^e du collège Maurice Utrillo se sont affrontées à coups d'arguments rhétoriques. Faut-il l'égalité des salaires entre les hommes et les femmes ? Doit-on manger de la viande ? Voilà quelques-unes des questions sur lesquelles ils ont planché lors de ce Championnat junior de débat citoyen. L'événement était organisé par l'association CapaCités pour la deuxième année consécutive. Après une première édition au collège Gérard Philipe en 2017, cette année, ce sont deux collèges, également en zone d'éducation prioritaire qui s'étaient inscrits dans la compétition : Maurice Utrillo dans le 18^e et Lucie Aubrac de Dunkerque.

Échange respectueux

Au préalable, les jeunes de 6^e avaient été formés au débat par leurs professeurs et des membres de CapaCités. « Ils ont souvent du mal à s'écouter et aussi à dire correctement ce qu'ils pensent, c'est une expérience qui va les aider, » explique Aurore Grenier, professeur d'EPS au collège Maurice Utrillo. Cette préparation a permis aux collégiens d'apprendre à avoir un échange respectueux, une bonne posture et c'était l'occasion de discuter de sujets de société,



L'équipe demi finaliste du collège Maurice Utrillo composée de Bianca, Dominique et Jalys, lors de la grande finale à Dunkerque et accompagnée de ses deux professeurs.

sur un pied d'égalité. « Ils ont des avis sur beaucoup de sujets, il faut juste qu'on en parle avec eux et qu'on leur donne l'occasion de s'exprimer » confie Sarah Piacentino, chargée de mission à CapaCités.

Lors des ateliers, les enfants ont dans un premier temps, cherché des sujets qui les intéressaient et sur lesquels ils voulaient débattre. Puis, ils ont réfléchi à leurs arguments et dressé une liste de « pour » et de « contre », afin de bien préparer les débats. « On a recoupé les propositions des deux collèges et ressorti trois ou quatre sujets sur lesquels les élèves allaient débattre les uns contre les autres », précise Sarah Piacentino.

Pour ou contre

En compétition, les règles sont simples : une question est tirée au sort. Et c'est également le hasard qui confie à chacune des équipes la position qu'elle devra adopter : pour ou contre. Chacun a dix minutes pour préparer ses arguments. Deux animateurs introduisent ensuite le débat et font circuler

la parole entre les deux camps sous le regard attentif du jury, composé de trois élèves et trois adultes. Ceux-ci notent la prestation des animateurs et des débatteurs sur le respect des règles, le comportement, la façon dont les arguments sont amenés. Le championnat se déroule en trois phases : quart de finale, demi-finale et finale. Il s'agissait de sélectionner les équipes qui allaient participer au grand championnat final inter collèges qui a eu lieu à Dunkerque, deux semaines plus tard. Les élèves du 18^e n'ont malheureusement pas gagné le championnat et se sont arrêtés en demi-finale. Un certificat a récompensé leur participation et les collégiens ont aussi reçu chacun une petite enceinte connectée. ●

SAMUEL CINCINNATUS

BIENTÔT UNE NOUVELLE MAISON DE SANTÉ

Une maison de santé pluriprofessionnelle (MSP) doit ouvrir au public début 2019, dans des locaux d'une surface de 290 m² sur deux niveaux au 75 rue Marcadet. Elle regroupera six médecins généralistes, trois infirmières, une assistante sociale (tiers temps), un coordinateur et deux secrétaires. Dans un second temps, viendront deux autres médecins généralistes, une sage-femme et des médecins spécialisés (vacations). Le dernier Conseil de Paris a permis de confirmer le soutien de la Ville à ce projet. 160 000 € ont été attribués au groupement de professionnels de santé pour financer l'aménagement et l'équipement du local, propriété de la RIVP. Cette subvention s'ajoute aux aides financières déjà attribuées par l'Agence régionale de santé estimées à 79 890 €, et à une subvention issue de l'accord ARS URPS (plan national d'amélioration de l'accès aux soins) de 250 000 €. ●

SOPHIE ROUX

UN LIBANAIS RAFFINÉ À PETIT PRIX

Sans atteindre le nombre de restaurants italiens ou japonais, le 18^e ne manque pas de traiteurs libanais. Et voilà qu'une nouvelle enseigne, Chez Kamela, s'est installée en fin d'année dernière, boulevard Ornano, à l'angle de la rue Hermel. À la différence de la plupart de ses concurrents, la salle, qui compte une trentaine de places, est spacieuse. On peut toujours discuter un brin avec son voisin, mais l'intimité des conversations est préservée ! Côté assiette, le rapport qualité-prix est excellent. L'assiette végétarienne à 10 € est copieuse et joliment présentée. Taboulé, houmous, purée d'aubergine, chausson aux épinards se distinguent par leur légèreté. Pour deux euros de plus, il est possible de déguster trois mezzés et deux brochettes de viande (poulet, foie de volaille, kefta, bœuf).

Les amateurs de sandwiches seront eux aussi ravis par le traditionnel falafel (pois chiches) ou ceux à la viande, autour de 5 €. Plus originales, les galettes libanaises végétariennes garnies de fromage de brebis et crudités, au même prix. Si vous avez encore faim, on vous recommande les délicieuses sablés de semoule aux dattes ou pistaches et les loukoums (1 €). À midi, le menu « plat + boisson + dessert » est à 13,90 €. À noter que le restaurant propose aussi des mets à emporter (3 € la petite portion de mezzés). ●

FLORIANNE FINET

Chez Kamela, 41 boulevard Ornano, métro Jules Joffrin ou Porte de Clignancourt, 09 52 21 06 13, ouvert de midi à minuit.



LE CLIMAT DANS TOUS SES ÉTATS

Les fluctuations météorologiques marquent l'histoire de Paris... et les conversations.

Avec un cumul de précipitations de l'ordre de 90 mm seulement, cet hiver est le plus sec à Paris depuis 25 ans. On notera que cet hiver fait suite à un automne et un été eux aussi notablement déficitaires en précipitations » pouvait-on lire dans le bulletin climatique saisonnier de Paris – Hiver 2016-2017. Rien à voir avec l'hiver 2017-2018 qui a apporté nuages, pluies, chutes de neige, gelées et crues. – Ces variations, sensibles à l'échelle d'une personne, nous ont donné envie d'en savoir plus sur l'histoire du climat et l'évolution de la météo à Paris... et dans le 18^e!

Paris n'est pas plat et selon que l'on prend la température au point le plus bas ou au point le plus haut, on peut constater des variations de plusieurs degrés. Des études menées par des chercheurs ont tracé les courants des vents pendant l'épisode de tempête de décembre 1999 et ont constaté que « les vents se sont engouffrés au col de La Chapelle ». Pas question pour autant d'évoquer un ou des micro-climats. En la matière, les frontières administratives ou politiques, tracées par les hommes, ne sont pas opérationnelles. C'est pourquoi nous avons cherché dans le 18^e des illustrations de phénomènes plus amples, qui affectent Paris, l'Île de France, l'Europe et... toute la planète.

Une histoire du climat

L'intérêt des historiens pour le climat est relativement récent. Emmanuel Le Roy Ladurie, bientôt suivi d'autres chercheurs, est pionnier en la matière avec son livre *Histoire du climat depuis l'an mil*, paru en 1967. Se développe même une discipline : la paléoclimatologie qui, par la reconstitution des variations climatiques passées apporte des données qui permettent de travailler sur les évolutions contemporaines du climat. Et c'est bien sûr une clé pour anticiper les évolutions futures et leurs conséquences.

Pour reconstituer le climat passé, on part d'événements périodiques comme les dates des bans de vendanges, des moissons, des cueillettes des arbres fruitiers et des fenaisons. En effet, des années 1500 à 1900 environ, toutes ces activités étaient pratiquées collectivement et soigneusement consignées. Cela a permis de mettre en évidence des successions de séquences d'années chaudes (le « petit optimum médiéval ») et d'années fraîches, voire très fraîches puisqu'on parle d'un petit âge glaciaire au XVII^e. La période chaude médiévale est plus difficile à dater, comme l'écrit Leroy Ladurie : « On a voulu [la] faire durer du IX^e au XIII^e siècle et l'étendre au monde entier ! [...] Je veux me borner ci-après à une constatation essentiellement séculaire : il y a bien en tout état de cause au XIII^e siècle, "en Europe occidentale", une longue série d'étés secs, vraisemblablement chauds, qui se montrent dans l'ensemble plutôt favorables aux agriculteurs, et par voie de conséquence, aux consommateurs. »

S'il ne reste plus de trace matérielle des événements



En 1905, une bataille de boules de neige dans ce qui s'appelait alors le square Saint-Pierre.

climatiques très anciens qui ont affecté Paris, on dispose d'autres éléments. Par exemple on connaît les dates des processions organisées pour demander l'arrivée de la pluie ou au contraire son arrêt. De même, les décisions des édiles de la ville, qui ont importé de grandes quantités de blé ou sont venus en aide aux victimes des sécheresses et inondations dramatiques du Petit âge glaciaire, sont consignées scrupuleusement. Ainsi peut-on lire, dans une délibération du Bureau de Paris (le conseil municipal) datée de 1567 : « Durant les mois de May, Juin et Juillet de cette année, il fit de si grandes et continuelles pluies que les eaux furent continuellement hautes. Au mois de Juillet, la rivière estoit fort avant dans la place de

Grève » (actuelle place de l'Hôtel de Ville). Le 18^e, qui à l'époque était constitué de villages indépendants (La Chapelle, Montmartre...), ne faisait pas partie de Paris et n'est donc pas mentionné dans ces délibérations.

On conserve aussi aux archives nationales une Table des prix du blé vendu à la halle de Paris et on a pu établir une corrélation entre mauvaise météo et récolte insuffisante, ce qui a pu conduire à un « quasi-doublement du prix du setier de froment à Paris » en une saison, source d'émeutes en ville. Le temps qu'il fait a bien sûr une très forte influence sur la vie sociale, étant responsable de famines entre autres. En janvier 1608, la Seine a gelé pendant un mois et on dispose au musée Carnavalet d'un tableau qui montre des patineurs sur la Seine. Trois ans auparavant, le poète Pierre Grognet avait écrit « J'ai vu l'an mil cinq cent et cinq, es caves moult geler de vin ». Autant d'indices, textes, peintures, qui, avant l'invention des relevés, témoignent du temps qu'il a fait et de ses effets sur la vie quotidienne.

C'est ainsi que des chercheurs comme Daniel Rous-

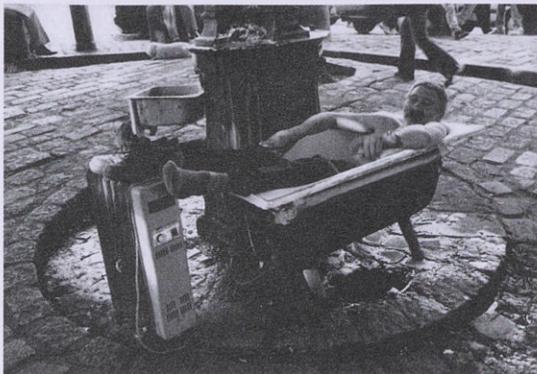
seau, membre du Conseil supérieur de la météorologie, ont réalisé un travail de reconstruction des températures à Paris... depuis 1675.

Invention des instruments de mesure

On possède, grâce aux instruments de mesure, des données précises des variations du climat. Les premières mesures de température en France datent de 1658 mais elles ne sont ni systématiques ni vérifiées. Le thermomètre à tube scellé a été inventé vers 1650 à Florence. Peu après, le grand-duc de Toscane en a envoyé des exemplaires dans divers pays européens – avec un mode d'emploi précis ! – pour faire des relevés. Avec 11 points de mesure, le premier réseau météorologique était créé et il

CLIMATOLOGIE ET MÉTÉOROLOGIE, QUELLES DIFFÉRENCES ?

La météorologie étudie le temps qu'il fait à un instant et en un lieu donnés. Elle s'appuie sur l'observation de divers paramètres : la température, les précipitations, la pression atmosphérique, le vent, la couverture nuageuse... Elle formule des prévisions à plusieurs jours d'échéance, donne des tendances, comme l'a fait Météo France en mai dernier qui annonce « pour juin, juillet et août un été plus sec et plus chaud que la normale ». La climatologie s'intéresse, elle, aux valeurs moyennes établies sur 30 ans et sur des zones géographiques plus étendues. Ce sont donc des questions de temps et d'espace considérés qui différencient ces sciences.



© Thierry Nectoux

Pas de canicule en 2007, et pourtant...

a fonctionné pendant une quinzaine d'années. À Paris, l'astronome Ismaël Boulliau a été chargé d'effectuer les relevés avec cet instrument, entre 1658 et 1660. Il a effectué la toute première mesure de température le 25 mai 1658, à midi précisément, rue des Poitevins (6^e) : il faisait 16 °C. Ensuite, c'est Louis Morin, médecin et botaniste du roi Louis XIV qui sera « chargé du thermomètre ».

Les historiens du climat disposent aussi d'autres sources d'information dont les cahiers d'observations, qui remontent à 1872, les actes d'Académies des sciences, les bulletins des commissions météorologiques départementales ou encore les extraits de journaux et de relevés manuscrits. Elles sont regroupées et recoupées dans la base nationale.

Depuis 1872, la station météo installée dans le parc Montsouris (14^e) enregistre les différents paramètres météorologiques mesurés : température, précipitations, humidité, pression atmosphérique, vent, rayonnement et durée d'ensoleillement. Cependant, un journal d'avril 1883, retrouvé dans les collections du Vieux Montmartre parle d'un « observatoire antérieur, et plus haut », « fondé par le docteur Gruby à l'usage de la société d'expériences aérostatiques » : situé rue Lepic, où « le capitaine Jovis pilote des baromètres enregistreur, des thermomètres psychomètres (sic), des anémomètres » et autres appareils où la fantaisie se joint à l'observation. On peut d'ailleurs toujours apercevoir une coupole au 100 rue Lepic.

Des observateurs à travers la ville

Au thermomètre se sont ajoutés d'autres instruments, baromètre, hygromètre, pluviomètre et il a fallu des milliers de bénévoles, passionnés pour faire les relevés. Ces observateurs ont été immortalisés par la photographie : on les voit à côté de leurs instruments, portant des tenues qui révèlent leur profession ou leur statut social : le gendarme en uniforme, l'ouvrier en blouse, l'instituteur dans son costume noir dans la cour d'école. Ils effectuaient des relevés de précipitations et de températures minimales et maximales une fois par jour, cette fois à 8 ou 9 h du matin. Ils étaient aussi chargés de noter les informations relatives aux phénomènes météorologiques, en particulier les orages : heures de début et de fin, intensité des éclairs, du tonnerre et de la pluie, chutes de grêle, direction de déplacement de l'orage, etc.

Pour Paris, ils transmettaient chaque mois leurs relevés à l'observatoire de la Tour Saint-Jacques qui dépendait de l'observatoire municipal de Montsouris. Les observations étaient transcrites dans des registres et une série de statistiques climatologiques étaient calculées, par exemple les moyennes mensuelles de température et les cumuls mensuels de précipitations.

À la fin du XIX^e siècle, le réseau climatologique français était coordonné par le Bureau central météorologique (BCM) fondé en 1878. Ancêtre de Météo-France, le BCM éditait chaque année ses Annales en volumes de grand format. On y trouve des statistiques climatologiques, sous forme de tableaux et de cartes. S'y ajoutaient les bulletins mensuels ou annuels des commissions départementales qui restent consultables à la bibliothèque de Météo-France. C'est donc une matière très abondante qui permet aux chercheurs de s'appuyer sur des archives fiables.

Les données climatiques anciennes sont intégrées dans la base de données nationale et utilisées pour constituer de longues séries de référence sur 100 à 150 ans. Ces séries permettent d'analyser et comparer les événements climatiques extrêmes dans un contexte climatique plus général. Elles sont aussi utilisées dans les études visant à détecter les évolutions du climat et mettre en place des modèles permettant de simuler l'évolution du climat à l'échelle du globe ou plus localement. Et on passe de la météorologie à la climatologie (cf. encadré), qui intègre dans ses recherches l'impact des activités humaines.

Des météos extrêmes qui font réfléchir

Sécheresse, froid, canicule, tempête sont des événements extrêmes. Adieu les moyennes, on est ici dans les records. Par exemple le 26 décembre 1999 le vent a soufflé à 169 km/h, un record absolu depuis qu'il existe des mesures, arrachant des arbres, des toitures, ébranlant les échafaudages.

Pour ce qui est de la fraîcheur, l'hiver 1956 est mémorable, avec une température moyenne en février de -4,6 °C à Paris et surtout le record de froid depuis 1873 battu le 2 février avec -14,7 °C. Cette vague de froid était exceptionnelle par sa durée (27 jours !), les records absolus de températures minimales enregistrés et bien sûr les chutes de neige abondantes. Il a neigé sur

la Butte d'autres années, et Steinlen a illustré un poème de Richepin dont le premier vers est sans

équivoque : « Voici venir l'Hiver, tueur des pauvres gens ». Les tendances sont cependant à une augmentation du nombre de jours chauds et une diminution du nombre de jours froids, même s'il neige encore.

Et on constate que les records ont tendance à être battus de plus en plus régulièrement, surtout pour la chaleur : les cinq années les plus chaudes enregistrées depuis le début des relevés sont dans l'ordre 2011, 2014, 2015, 2017, et 2003. Une évidence : elles appartiennent toutes au XXI^e siècle. ●

DANIELLE FOURNIER

ALERTE AU RÉCHAUFFEMENT

Les projections de Météo France prévoient que le réchauffement climatique pourrait atteindre +4 °C en hiver et +5 °C en été pour les trente dernières années du siècle. On se souvient de la vague de chaleur d'août 2003. On a alors relevé la température maximale de 39,5 °C avec 9 jours de températures supérieures à 35 °C. Les records de températures estivales moyennes de 1947 et 1976 ont été battus. Et on a dénombré plus de 1 000 morts « supplémentaires » liées à cette canicule, surtout des personnes âgées de plus de 75 ans. Une étude sur la localisation de ces décès montre que le 18^e a été peu affecté, moins que les 12^e, 13^e, 14^e et 15^e arrondissements. Toutefois, cette même année 2003, le 18^e a connu de violentes averses de grêle fin mai (plusieurs dizaines de centimètres mesurés), ayant des conséquences désastreuses sur les vignes de Montmartre.



Une œuvre de Steinlen, Rue Caulaincourt, peinte en 1912. Coll Le Vieux Montmartre.

EXPO

AU-DELÀ DU RÉEL, DESSINER LES SILENCES

Bertrand Robert propose à la galerie Ségolène Brossette ses beaux dessins de séries, « japonisants » dans la forme et les teintes.



© Bertrand Robert

Bertrand Robert, j'ai trainé mon âme à résister.

UN MANUEL POUR CHANGER LE MONDE

La jeune maison d'édition de la rue de Tombouctou a traduit l'ouvrage de Peter Singer dont s'est inspirée l'association L214 pour défendre le droit des animaux.

Connaissez-vous Henry Spira ? Ce syndicaliste de la marine marchande passé à la défense de la dignité des animaux a dépoussiéré dans les années 1970 les méthodes d'actions dénonçant l'usage des animaux dans les tests nécessaires à la mise sur le marché des cosmétiques et médicaments. Ses idées peuvent nourrir la réflexion de tout militant qui souhaite s'engager dans une cause et obtenir des résultats concrets.

Il a également mis au grand jour les conditions de vie et de mort indignes que connaissent les animaux dans les grands élevages industriels. De L'Oréal à MacDo en passant par Revlon, l'homme est devenu le cauchemar des multinationales, qui usent voire abusent des animaux dans leurs procédés de fabrication. Les éditions Goutte d'Or ont publié en mai la première traduction française de sa biographie, écrite il y a 20 ans par le philosophe australien Peter Singer. Cinquième titre en un an et demi d'existence, l'ouvrage sort de la ligne éditoriale, composée d'immersion journalistique et de fiction dans les univers en marge.

Résultats concrets

Pourquoi cette traduction ? Tout commence par le premier ouvrage publié par le nouvel éditeur : *Steak Machine*. Son auteur, Geoffrey Le Guilcher est l'un des trois fondateurs de la maison. Il a choisi comme thème le monde des abattoirs et comment salariés et animaux sont maltraités dans cet univers opaque. Pour préparer son enquête, le journaliste rencontre Brigitte Gothière et Sébastien Arzac, fondateurs de l'association L214. Celle-ci s'est beaucoup développée. Surtout, elle a obtenu des résultats très concrets auprès des pouvoirs publics ou des grandes surfaces sur les conditions de production des œufs, des poulets en batterie, etc.

Propices à la réflexion, les œuvres sont accompagnées chacune d'une phrase dont l'artiste est l'auteur et dont le visiteur s'empare, points de suspension compris.

S'interrogeant sur « ce que l'on est et ce que l'on donne à voir aux autres » à l'heure des réseaux sociaux, Bertrand Robert - 46 ans et la grâce d'un danseur - « glane des images », photos publiées sur le net. Artiste peintre diplômé de l'École supérieure des Beaux-Arts du Mans, il pose d'abord un calque, puis construit son personnage avec, en tête, « l'idée, je l'ai, je sais ce que je veux ». Il applique avec minutie la couleur (rouge dominante) du crayon, l'or d'un rosier, d'une feuille, d'une divinité dessinée au premier plan de la vitre protégeant l'œuvre et l'argent du roller. Essentielle au créateur qui l'applique à traits épais en relief de l'élément-support du personnage représenté, il y a l'encre noire.

Mots et images

Une silhouette avance un pied nu vers le vide de la précieuse feuille de papier blanc immaculé (de préférence au beige précédemment utilisé par l'artiste) où elle est représentée, prête à basculer au bord (série) du morceau de roche hachurée de traits noirs qui la porte. Comme à l'ombre légère d'une feuille d'arbre dessinée à l'or et à la verticale sur la vitre du cadre qui

l'expose, une femme aux pieds nus, en robe rouge, visage tourné vers le ciel (*malgré tout*) est accompagnée de la phrase « capturer les bruits... les battements étoilés... disparaître pour toujours dans cette solitude... dans l'amplitude de ton ombre ». On remarquera le tableau au profond des corps, issu d'une série érotique, où un rosier épanoui pare l'intimité d'une femme allongée nue, l'auteur se plaçant dans un rapport émotionnel féminin. Poétique et belle et toujours indissociable de son texte, l'œuvre créée en images par Bertrand Robert, réflexion sur les mécanismes du corps et de l'esprit, suscite des émotions en cascade. ●

JACQUELINE GAMBLIN

[sous] entendu(s), jusqu'au 21 juillet, galerie Ségolène Brossette, 54 rue des Trois Frères.

Le dernier jour à partir de 16 h, à la galerie, l'artiste interviendra accompagné de Karine Fernandes, coach en développement relationnel.

L'ADOLESCENCE À 50 ANS

Après avoir adapté au théâtre *J'me sens pas belle*, Bernard Jeanjean revient avec un nouveau spectacle, 50 ans, ma nouvelle adolescence, un « seule en scène » drôle et émouvant avec Martine Fontaine. « Pour [l'homme] le vieillissement n'est pas un handicap et le démon de midi n'est qu'un bon diable auquel il peut obéir sans déchoir » écrivaient Benoîte et Flora Groult. Fanny a 50 ans, trois enfants et les rides qui commencent à se voir. Son mari a lui aussi cédé au charme du démon de midi. Il la quitte brutalement pour une jeune femme de 21 ans, l'âge de leur fils aîné... On a l'impression d'avoir mille fois entendu cette histoire. Mais ici, le metteur en scène Bernard Jeanjean livre un point de vue intéressant. Présenté comme un récit initiatique, 50 ans, ma nouvelle adolescence, montre comment cet âge peut être celui de la renaissance. C'est ce que va découvrir Fanny, le personnage incarné par Martine Fontaine. La comédienne est bouleversante, mais parvient surtout à faire rire toute la salle. Dans ce « seule en scène », le décor est minimaliste. Le jeu de lumière centre l'attention sur cette femme qui nous livre son témoignage avec « humour, pudeur et pétages de plombs ». Fanny aurait pu se laisser aller, perdre pied. Mais elle vit cette épreuve comme une chance d'avoir une nouvelle vie, plus libre et où tout devient possible. ●

SAMUEL CININNATUS

À la Manufacture des Abbesses, jusqu'au 21 juillet. Avec Martine Fontaine, texte et mise en scène de Bernard Jeanjean, 7 rue Véron, 0142334203.

D'où vient cette efficacité ? Les fondateurs de L214 citent le nom d'un activiste américain dont ils se sont inspirés : Henry Spira, décédé en 1998.

Très stimulant

Or il existe une biographie de l'activiste rédigée par un des pionniers de l'éthique sur la question animale, le philosophe australien Peter Singer. « On commande le livre aux États-Unis et ce livre publié il y a 20 ans sur un activiste mort il y a 20 ans, nous parle », raconte Clara Tellier Savary, cofondatrice de la maison d'édition parisienne. Car l'ouvrage est un manuel très stimulant sur une nouvelle façon d'envisager l'activisme. Comment mener un combat, comment alerter l'opinion publique, comment obtenir des avancées très concrètes. Le livre est déjà en réimpression. Une bonne nouvelle pour les éditions Goutte d'Or qui ont pris un gros risque en décidant de publier une traduction. Leur prochain ouvrage sortira en octobre. Il s'agit d'une immersion journalistique dans l'univers du porno, cette fois, rédigée par Robin D'Angelo, bien connu des habitués du site StreetPress. ●

NADIA DJABALI

La Théorie du tube de dentifrice, de Peter Singer, éditions Goutte d'Or, 337 p., 18 €.

EXPO

VERTIGE ET HYPNOSE SE DONNENT RENDEZ-VOUS AU BAL

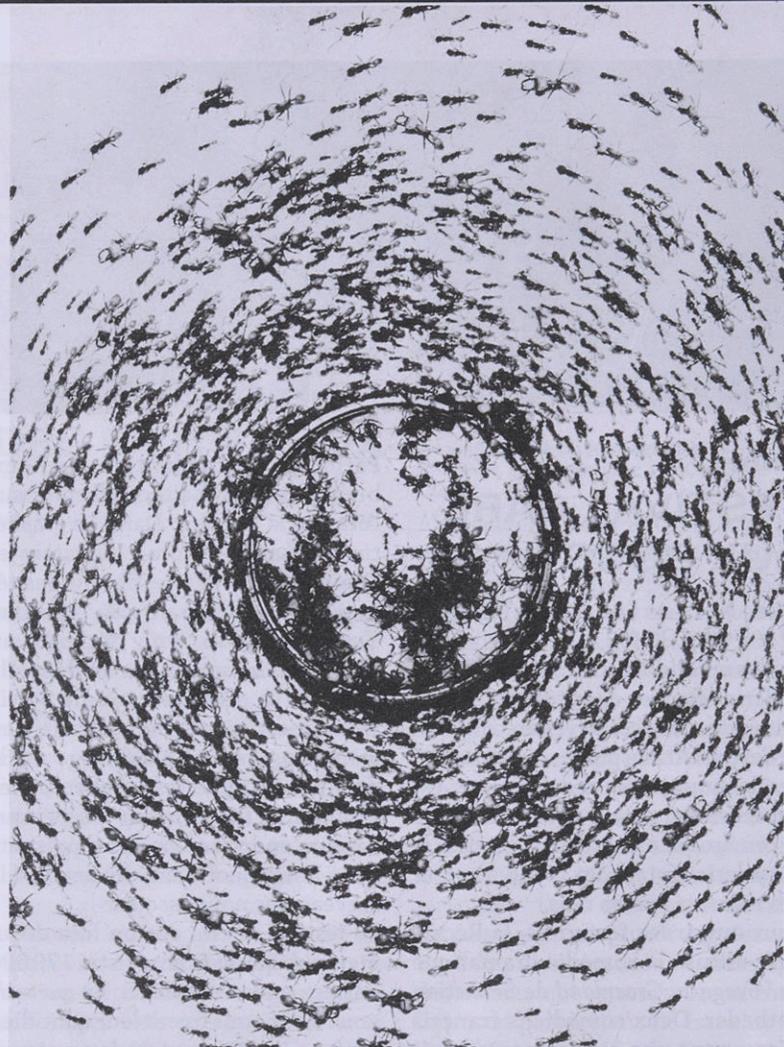
Première grande exposition en France de Batia Suter, Radial Grammar propose un voyage insolite dans l'imaginaire de l'artiste suisse.

Investi par la créatrice, un mur de l'impassé de la Défense, oppose deux reproductions photos de chaussures d'hommes en noir et blanc provenant des boutiques de soldes alentour, comme pour désigner le sens de la visite et son contraire. Dès l'entrée dans la vaste salle d'exposition en rez-de-chaussée, la *Grammaire radiale* de Batia Suter surprend par son imagination. Des centaines d'images photos noir et blanc insolites et diversifiées, collectées par elle pendant des décennies, envahissent l'espace, créant un effet d'hypnose jusqu'au vertige. Classées, montées, assemblées en « jeu de hasard », ces images insolites sont issues d'albums photos, de revues scientifiques et animalières, de catalogues, de livres d'art et d'histoire. Un gros plan sur un visage féminin aux yeux exorbités ou un buste de Néfertiti précède celui d'une statue au profil mésopotamien ou d'un buste de Bouddha khmer. Sans titre ni commentaire les

images — bouquet de micros, mufle de guépard, soupière, revers de veste — ricochent sur les murs. Surprise en équilibre fragile, une série de tasses de porcelaine superposées entame un glissement à l'issue incertaine tandis que Marilyn adopte la tonsure et la veste Mao, et que deux couverts en argent menacent avec humour les courbes voluptueuses d'une créature chère à Botero.

Jeu optique

Au centre de la salle, une large table en verre accueille les étonnantes « sculptures » de Batia Suter, contenant des plastiques divers aux alvéoles vidées de leurs contenus (chocolats, biscuits). En suivant ce qui peut constituer le sens du jeu, on remarque quelques graphismes petit format (crabe, clé) glissés entre alvéoles et verre. L'image grand format d'une oreille que l'on veut masculine tant les poils qui l'envahissent sont disgracieux, incite le visiteur à poursuivre sa déambu-



Batia Suter, Radial Grammar, 2018

lation dans l'espace au sous-sol. Des mains aux ongles peints, multipliées par l'effet de flou, une pièce montée ornée de roses en sucre glace succèdent à la photo, troublante, d'une jupe s'envolant sur une paire de jambes gainées de bas soutenus par des jarretelles et qui, selon le jeu optique, pourraient bien compter une humoristique jambe supplémentaire. Sur écran géant, les images se succèdent, du steak haché au format burger à la gracieuse courbe

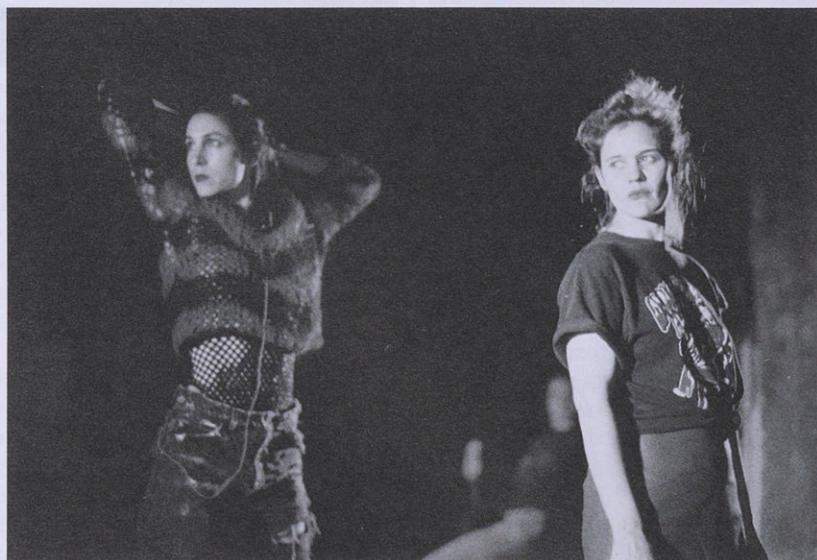
d'un sein en passant par les pneus de moto à structure radiale, qui ne sauraient rivaliser avec ceux du char d'assaut suivant. •

JGA

Jusqu'au 26 août, 6 impasse de la Défense, du mercredi au dimanche, 12 h-19 h. À l'occasion de l'exposition, le Bal et la SNCF présentent *Natural Grammar*, une installation inédite de l'artiste en gare Montparnasse, jusqu'au 15 juillet.

THÉÂTRE FÉMINISME DE CHOC ET D'ACTUALITÉ

King Kong Théorie, l'essai de Virginie Despentes, actuellement à l'affiche du théâtre de l'Atelier, date de 2006. La parole féministe de l'auteure est désormais bien connue. Les moments forts de sa vie sont ici présentés sous un jour direct : viol, prostitution, pornographie, sexualité assumée, qui sans doute



Anne Azoulay et Marie Denarnaud incarnent le texte de Virginie Despentes.

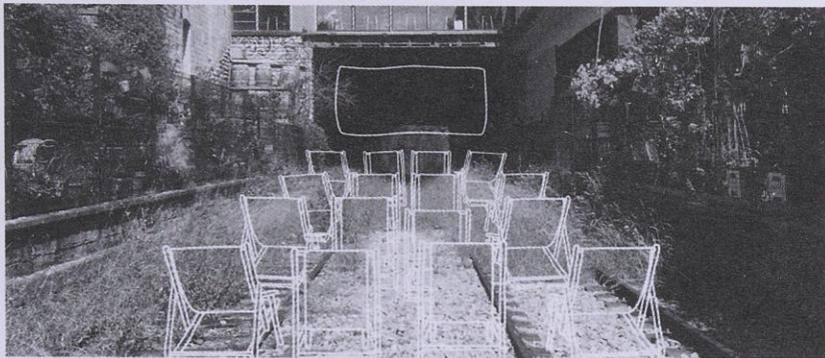
dérangent, provoquent, haranguent encore. Mais l'auteure les revendique comme constitutifs de sa féminité, sans jamais approcher la tonalité de la plainte.

Les rapports hommes-femmes sont étrillés à l'aune d'une domination qui demeure, car « cette révolution sexuelle, c'était de la confiture aux connes ». Une domination insuffisamment combat-

tue encore, toujours consentie passivement par la gent féminine. Un genre que l'on observe d'ailleurs en surnombre dans l'assistance. Et l'on se prend à chercher activement les spectateurs masculins dans la salle (un soir sans match pourtant...). Sur la scène dénudée de ses coulisses, au décor industriel, trois comédiennes se partagent ce qui aurait pu n'être qu'un monologue : Anne Azoulay, Marie Denarnaud et Valérie de Dietrich (qui a également participé à l'adaptation du texte). Leur prestation est à la hauteur de l'exigence du texte. Changeant tour à tour de costume, de posture, de fonction, elles libèrent toutes les femmes que nous sommes et celles que nous aimerions être, une fois brisé le carcan des rôles imposés. •

SANDRA MIGNOT

King Kong Théorie, mis en scène par Vanessa Larré, jusqu'au 7 juillet, 21 h, théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, 01 46 06 49 24.



Cinéma

FESTIVAL GARE AUX DOCS

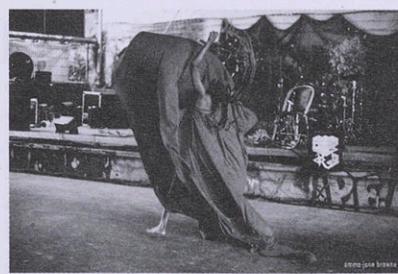
Du 18 juillet au 18 août, La Recyclerie, 83 boulevard Ornano

Sur les rails de la Petite ceinture, la Recyclerie organise des projections gratuites, du mercredi au vendredi (22 h). Le Festival Atmosphères a sélectionné des documentaires et des fictions, essentiellement autour de la thématique de l'environnement. Pour l'occasion, la Recyclerie installe un grand écran et des transats sur les rails.

Pour ouvrir les festivités, la Recyclerie diffuse la comédie dramatique *Le Voyage au Groenland* de Sébastien Betbeder. Deux comédiens français découvrent une communauté inuit isolée. Dans *L'intelligence des arbres*, un forestier allemand observe la communication des arbres.

Parmi la programmation, de nombreux films souhaitent alarmer sur l'état de la planète. Dans *La prophétie des Yupiks*, Paloma Veinstein et Dmitry Trakovsky restituent des témoignages d'habitants du territoire Yupik en Alaska. On y découvre un Alaska endommagé par le dégel de la terre. Le documentaire de Sylvie Gilman et Thierry de Lestrade, *Demain, tous crétiens ?* s'interroge sur le déclin des capacités intellectuelles humaines. Ils accusent les perturbateurs endocriniens, omniprésents dans notre quotidien, de menacer le cerveau des nourrissons.

Le festival se clôt sur un film documentaire qui avait enregistré 170 000 entrées en janvier 2015, *En quête de sens*. Deux amis fuient leur quotidien pour se lancer dans un long voyage pour comprendre la genèse des crises qui frappent nos sociétés et d'y apporter des solutions. R.B.

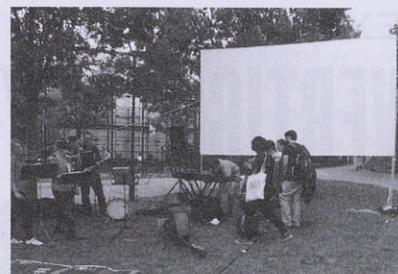


Danse

CLIGNANCOURT DANSE SUR LES RAILS

7 et 8 juillet, Jardins du Ruisseau, Petite Ceinture, 110 bis rue du Ruisseau Programme complet sur : lesjardinsduruisseau.fr

Après le succès de l'édition précédente, les Jardins du Ruisseau placent la sixième édition de leur festival sous le thème : TRANSmision & TRANsgénération. Dans un cadre atypique et verdoyant, se succèdent spectacles de danse contemporaine, sessions de danse participative ouvertes à tous, un grand bal musical, des ateliers et animations ludiques et une offre de restauration locale de qualité. Au programme : Cie Propos « 220 volts saison 1 », concert Engine, Cie L'Eclaboussée, Cie Fearless Rabbit, Emilie Ouedraogo-Spencer, Cie WLDN Joanne Leighton, concert Melle Nine et le Petit Haidouti Orkestar. A.K.



Cinéma

FESTIVAL 1001 IMAGES

Les 30 juin, 20, 21 juillet et le 24 août, Parcs et squares du 18^e.

Pour ses dix ans, l'association 1001 images a choisi pour thème : « Tout seul on va plus vite, ensemble on va plus loin ». Pour la fête du quartier Charles Hermite, *Rasta Rocket*, film de Jon Turteltaub dans le gymnase des Fillettes (21 h 30). Le 20 juillet, au square Charles Hermite : *Patients de Grand Corps Malade* et Mehdi Idir (22 h). Samedi 21 juillet à 20 h, court-métrage de Valérie Potonniée, *Adama*, consacré à Adama Sacko, jeune trompettiste du quartier. A 22 h, *L'Ascension* de Ludovic Bernard au square Rachmaninov (22 h). Le 24 août à 21 h, résidence Valentin Abeille (réservé aux habitants) : *Azur et Asmar* de Michel Ocelot. Et aussi des pique-nique géants ! A.K.



Théâtre

ON N'ARRÊTE PAS LE THÉÂTRE

Du 30 juin au 13 juillet, Étoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte

Le festival On n'arrête pas le théâtre se relance pour sa 11^e édition. L'Étoile du Nord s'est ouverte à de nouveaux projets cette année. Certains événements sont organisés hors-les-murs. Du jeudi au dimanche, durant toute la durée du festival, *La Fouine derrière le placard à liqueur* met en lumière les expériences pimentées de quatre acteurs. Outre les mises en scène théâtrales, le festival propose notamment des courts-métrages : On n'arrête pas le cinéma, un concert-performance et une table-ronde. Le festival s'achève sur *C'est quoi toute cette lumière ?* l'histoire d'une femme cherchant à trouver l'issue d'une vie amoureuse en dents de scie. R.B.



Musique

FESTIVAL RHIZOMES

Parcs et jardins du 18^e, Du 1^{er} au 15 juillet, Programme, playlist et infos détaillées sur www.festivalrhizomes.fr

Les week-ends de la première quinzaine de juillet sont marqués par les concerts gratuits à l'air libre du festival Rhizomes. Le festival propose dans les squares, parcs et jardins, des musiques en tous genres de l'Europe centrale à l'afro-pop malienne. Pour l'ouverture du festival, le 1^{er} juillet, le square René Binet accueille une fanfare balkanique. Le samedi 7, le Raï est à l'honneur à 16 h au square Rachmaniov et à 19 h 30 au square Léon. Le lendemain, l'hôpital Bretonneau se met aux chants subsahariens. Le jour de la Fête nationale, les Arènes de Montmartre mettent en avant des chants du Cap-Vert et des chants de la Réunion. R.B.



Festival

PARIS L'ÉTÉ

16 juillet au 4 août

Sacré-Cœur, 104 (5 rue Curial), lycée Jacques Decour (12 avenue Trudaine) Programme et réservations : www.parislete.fr

Une performance inédite cette année dans le 18^e : Tatiana Mosio Bongonga, une des rares femmes funambules au monde évoluant à grande hauteur, remontera les pentes de la Butte Montmartre jusqu'au Sacré-Cœur sur un fil à 35 mètres du sol. Pour ces Lignes ouvertes, expérience collective, elle sera accompagnée par l'Orchestre de chambre de Paris et par une équipe de volontaires maintenant les cavaletti (21 juillet, 19 h 30). Plusieurs autres spectacles se dérouleront dans deux autres lieux

proches et liés au 18^e. Au 104, Joël Pommerat présente en avant-première *Ca ira (1) fin de Louis*, fiction politique contemporaine inspirée de la Révolution de 1789 (du 16 au 20 juillet, 19 h 30). Et au lycée Jacques Decour (19 juillet au 4 août), du théâtre (*La convivialité* d'Arnaud Hoedt et Jérôme Piron), de la danse (*Tragédie*, d'Olivier Dubois et *Fall* de Victor Hugo Pontes), un atelier et une expo (*Projet mosaïque* de Bertrand Alberge). Dans ce même lieu, le Collectif 49 701 poursuit son aventure d'adaptation des *Trois Mousquetaires* en série théâtrale et présente le second cycle : *Le Temps des assassins*. Et Serge Aimé Coulibaly, chorégraphe burkinabé s'inspire, avec *Kalakuta Republik*, de la vie de Fela Kuti, musicien nigérian engagé contre la corruption et les multinationales. A.K.



Théâtre TRÉTEAUX NOMADES

Du 3 au 9 septembre, Arènes de Montmartre, rue Chappe, 0148 40 62 49, treteauxnomades.com

Pour la 19^e édition des Tréteaux Nomades, deux pièces de théâtre seront jouées aux Arènes de Montmartre. Le festival met pirates et samourais à l'affiche.

La Compagnie Mystère Bouffe interprète *les Trois Samourais* (du 3 au 6 septembre à 19 h 30). La metteuse en scène Thilina Pietro Femino s'inspire des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas et du Japon du XVII^e siècle. Tomoe, entraînée à l'art du sabre par son grand-père, ne peut devenir samourai à cause de son sexe. Souhaitant enquêter sur le meurtre de son père dans les rangs

de l'Impératrice Okiko, elle choisit de se travestir. En chemin, elle se rallie à trois samourais dont l'objectif commun est de sauver l'Impératrice. *La vraie vie des pirates* est proposée par la Cie Au fond à gauche (AFAG) et traite de piraterie (du 7 au 9 septembre à 19 h 30). Grâce aux costumes de Jennifer Lebrun, l'auteur et metteur en scène Gregory Bron reconstitue l'univers de ces acteurs du monde maritime. Les détails de leurs combats sont légion : coups de canons, combats de sabre, voiles et équipements endommagés. Mais leurs idées et conceptions de la société sont aussi présentées : recherche de liberté, caisse de retraite. En parallèle, le festival propose des mises en scènes d'*Hamlet* et du *Mariage de Figaro* dans la cour de l'Hôtel de Beauvais (4^e) du 27 août au 2 septembre et un stage de *commedia dell'arte* pour adultes. R.B.



Cinéma LOUXOR CINÉ DES P'TITS LOUX

Juillet-août, 170 boulevard Magenta, cinemalouxor.fr

Pour les vacances, le Louxor pense aux enfants et propose des films pour tous les âges. Dès trois ans, ils ont le choix entre *Grenouilles et compagnie*, *Les contes de la mer*, *Poupi*, *Rita et Crocodile*. À partir de quatre ou cinq ans, *Mon voisin Totoro*, *Aladdin*, *L'Étrange forêt de Bert et Joséphine*, *La révolte des jouets*. S'ils sont un peu plus grands (cinq/six ans), ils pourront voir *Les Indestructibles 2* ou *Le voyage de Ricky*. *Pierre Lapin* et *Le Géant de fer* sont proposés à partir de six ans. Et les enfants ayant atteint le CE1 découvriront peut-être l'humour si particulier de Jacques Tati, grâce aux *Vacances de Monsieur Hulot* et à sa grand silhouette, ses maladresses et son air de Pierrot lunaire ! A.K.



Expo INTERCESSION

Avec la galerie du jour agnès b., jusqu'au 29 juillet, en accès libre, au 104, 5 rue Curial.

Abdelkader Benchamma, réalise d'immenses dessins muraux qui modifient et perturbent notre rapport à l'espace. Deux salles sont réservées à cet artiste du sud-ouest de la France, au 104 en ce mois de juillet. Dans la première, son travail à l'encre occupe les murs et le plafond. *A fresco*, entre grotte et trou noir, paysage et vortex, paraît ainsi se situer entre les mondes. Pour Benchamma, la grotte est un archétype, une forme primaire qui nous constitue, inévitable, tel un substrat psychique. Dans une deuxième salle, les fresques sont plutôt représentatives du passage et de l'apprentissage, des secrets qui se murmurent entre initiés et permettent de franchir les rives, de traverser le seuil qui sépare les deux mondes, ou nos différentes réalités. S.M.

VOTRE ANNONCE DANS LE 18^E DU MOIS

Demandez nos tarifs à :
18dumois@gmail.com

COURRIER DES LECTEURS-TRICES

Mary,

Vous critiquez, et c'est votre droit, notre article publié dans notre numéro 260 Goutte-d'Or-La Chapelle : histoire d'une colère. Mais nous ne sommes pas d'accord avec vous quand vous nous accusez d'avoir manqué de recul. Nous avons commencé à parler de ces sujets il y a plus d'un an et, depuis, nous avons publié plusieurs articles en traitant bien au-delà des questions de sécurité. L'article du mois de mai aborde un sujet qui vous dérange. Pourtant la colère et le sentiment d'injustice sont largement partagés parmi les habitants du quartier de toutes origines. Devrait-on refuser d'aborder les questions de sécurité sous prétexte qu'il s'agit de « faits divers » ? C'est faire peu de cas du quotidien des habitants de la Goutte d'Or et de La Chapelle. La remarque que vous citez quant à leurs craintes sur la période du Ramadan a été exprimée par plusieurs d'entre eux, et en premier lieu par des musulmans pratiquants.

Leurs inquiétudes méritent d'être relayées parce qu'elles s'appuient sur des faits graves. En particulier, mais pas seulement, sur le cas de ces enfants mineurs à la rue. Certes ceux-ci ont besoin d'être pris en charge, mais la violence qu'ils dégagent, l'assurance et l'aplomb de ces enfants, décrits par ceux qui les ont rencontrés (nous y compris), sont très inhabituels. La mise en scène de leurs personnes, notamment, sur les réseaux sociaux interroge également.

De plus, vos remarques nous semblent tout à fait incomplètes, voire inéquitables. D'une part, vous oubliez d'évoquer le deuxième article du Monde intitulé Face aux mineurs marocains isolés, toxicomanes et violents, Paris en appelle à l'État. D'autre part, vous semblez oublier que l'article que vous citez, relayant l'histoire de la colère des habitants et commerçants, fait partie d'un long dossier. C'est ce dossier dans sa globalité qu'il faut considérer. Nous avons tenu à faire parler plusieurs intervenants différents, dont le CASP qui est en charge de l'accompagnement de ces enfants.

Marie-Odile Fargier, Annie Katz, Sophie Roux

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

UN MONDE... MEYER!

Florence et Michel habitent La Chapelle depuis 1987, cumulant plus de 30 ans d'engagements et de solidarités de quartier.

Je finis juste de signer une pétition de la CIMADE : « Faisons respecter le droit d'asile ». C'est ainsi que Michel Meyer nous accueille dans l'appartement familial de la rue Jean Cottin. Il y a quelques jours à peine, à deux pas d'ici, le préfet de Paris ordonnait l'évacuation de plusieurs centaines de migrants sur le campement du Millénaire. « Ça nous désole de voir comment on les laisse traîner, puis on les évacue du jour au lendemain sans leur proposer de solutions. Les conventions internationales ne sont pas appliquées. » Il y a deux ans, préoccupés par la situation des réfugiés dans leur quartier, Florence et Michel ont contacté une association. Bien vite, ils ont accueilli chez eux des mineurs afghans. Comme une évidence : « Nos enfants étaient partis de la maison et nous avons deux chambres libres », dit Florence, pragmatique. Michel complète : « Nous avons été sensibilisés à la situation des jeunes, et il nous a paru important qu'ils prennent des cours de français. C'est comme ça que nous avons découvert le Bureau d'aide aux migrants (BAAM) de la Goutte d'Or. » Pour être sûrs qu'ils suivent bien les cours, Michel les accompagnait. C'est ainsi qu'un jour il a remplacé un prof absent au pied levé. Ça lui a plu, il a suivi une formation et il donne aujourd'hui quatre à cinq cours de deux heures par semaine. « Sans compter la préparation et le compte-rendu après, pour que les autres profs sachent ce que tu as fait ! », ajoute Florence.

On pourrait les laisser parler tous les deux, dans un dialogue ininterrompu et passionné, entre interlocuteurs attentionnés.

Avant La Chapelle

Florence et Michel ont des parcours professionnels aussi originaux et atypiques que leur quotidien d'habitants à 100 % investis dans leur quartier. Après une enfance au pays du Roquefort, en Aveyron, des études de lettres, un CAPES et trois ans comme prof dans le Nord, Florence choisit de passer un CAP d'ébénisterie. Une place se libère dans un lycée à Paris, elle réussit en un an. Passés les épisodes désagréables de recherche d'un travail dans un métier où les femmes ne sont pas toujours bien accueillies, elle travaille « dans un atelier d'art réputé » sept ans durant. Avant de se mettre à son compte rue des Trois Frères, en 1982. Elle a définitivement fermé son atelier en février dernier. Quant à Michel, après une enfance stéphanoise, des études d'ingénieur à Lille et un premier poste à Lyon, il avait rejoint le centre de recherches GDF « près du Grand stade »



© Brigitte Ponce

comme spécialiste de la rouille des tubes de gazoduc. Tous deux issus de familles nombreuses, ils restent attachés à leurs racines. Ils aiment retourner en Aveyron, en Haute-Loire et en Saône-et-Loire, tous ces lieux où ils ont vécu enfants ou ont passé leurs vacances avec leurs frères et sœurs.

Toujours à fond

Complémentaires, ils le sont assurément, nous disent leurs amis. Un peu artistes, un peu intellos, assez désordonnés et très créatifs, généreux et tournés vers les autres, ils sont aussi connus pour être « à fond, tout le temps ! », nous glisse Brigitte, une voisine photographe qui les côtoie à la chorale de l'Espace 93 Chapelle. « Même quand il chante, Michel bouge sans cesse. Il se fait reprendre par Dominique, le chef de chœur, qui lui demande toujours de rester tranquille. » D'ailleurs « il ne marche pas, il court ! », nous confie un de ses compagnons de cordée, Pascal Julien, élu du 18^e et conseil-

ler de Paris. Ils se sont connus dans les années 90 et ont randonné en familles « avec leurs deux enfants et les miens en Auvergne, dans les Aravis, en Autriche, au Ladakh... ». « Nous faisons partie du collectif de parents d'élèves mobilisés pour la création d'une école, puis d'un collège », se souvient l'élu local. « À l'époque, nous étions 300 à occuper des écoles (rue de l'Évangile, rue de Torcy), les lycées Henri IV et La Fontaine, dans le 16^e... sur le fief de Claude Goasguen, alors chargé des affaires scolaires à la Mairie de Paris. » Avec pour résultat : la création du collège Daniel Mayer.

Engagement tous azimuts

Une activité en chasse une autre, au gré de la vie et de leurs envies. Avec toujours cette présence et cet engagement forts. On retrouve Michel dans un club de musique, à la flûte traversière puis comme président. Florence est un temps présidente du club de natation et d'aquagym. À un moment ils participent tous les deux au CICA (comité d'initiative et de consultation d'arrondissement) du 18^e – qui réunit les représentants des associations locales – au

conseil de quartier... Récemment, en 2014, Florence prend une part importante à la création de l'association Les Gens de Cottin. La végétalisation de la rue est réalisée en quelques mois avec des habitants du quartier, des financements « politique de la ville » et le soutien d'acteurs locaux — CEFIL (insertion par l'apprentissage de la langue), Vergers urbains et Toit vivant. Michel est aussi un fin connaisseur des plantes et des fleurs depuis son enfance. Il y a quelques années il s'est inscrit à des cours de botanique et aime beaucoup partager et transmettre sur le sujet. On les croise habituellement à la Bonne tambouille, ce rendez-vous des habitants du quartier La Chapelle, le samedi matin une fois par mois, place Mac Orlan. Dans le quartier, tout le monde les connaît.

Une passion pour la Grèce

Générosité, simplicité, bienveillance... voilà quelques-unes de leurs qualités unanimement reconnues par leur entourage. Des qualités qu'ils apprécient chez les autres. Dans leur passion commune pour la Grèce et son peuple, notamment. « J'y étais allée petite avec mon père et j'avais beaucoup aimé, raconte Florence. » « Et moi, je suis tombé amoureux de Florence et de la Grèce, complète Michel ». Ils sont partis là-bas pour leur voyage de noces. Puis ils ont habité deux ans au Canada, l'occasion pour Michel d'apprendre le grec à l'université « et de rattraper mon retard », sous-entendu dans la connaissance du pays. Il maîtrise encore bien la langue aujourd'hui, ce qui lui permet d'avoir des conversations intéressantes. Ils parlent avec enthousiasme et émotion des paysages, des rencontres, des échanges, des gorges de Vikos, du fameux sentier européen de grande randonnée E4... et puis de « cette dame... oui, tu te rappelles, à Tinos ? On n'avait pas grand-chose à manger et elle avait laissé devant notre porte un sac plein de pommes de terre, tomates, courgettes, concombres ». « Ah oui, et tu te rappelles de Constantin ? Je lui ai parlé en grec et elle a pleuré tellement ça l'a émue [que je parle sa langue] ! » Les souvenirs se succèdent et les projets se dessinent, pour un probable nouveau voyage. ●

SOPHIE ROUX

ÇA NOUS DÉSOLE
DE VOIR COMMENT
ON LAISSE TRAÎNER
LES GENS, PUIS ON
LES ÉVACUE SANS
LEUR PROPOSER DE
SOLUTIONS.